

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Michèle GALLY, *Le bûcher des Humanités. Le sacrifice des langues anciennes et des lettres est un crime de civilisation*, Paris, A. Colin, 2006, 14 x 22.5, 196 p.

Il fallait du courage à Michèle Gally pour publier ce livre : ce seul fait est digne d'éloge. Car elle ose réagir face à l'infirmité moutonnaire et étouffante, à l'aplatissement intellectuel et moral. Cette publication fera grincer bien des dents ! Tant mieux, si elle se fait entendre ! — L'A., maître de conférences à l'École normale supérieure de lettres et sciences humaines, a le mérite d'avoir longuement pratiqué dans le Secondaire, avant d'atteindre ce poste, et sait donc de quoi elle parle. Essayons d'en présenter l'essentiel seulement, tant la richesse de l'érudition et de la réflexion dépasse la moyenne. — Dans la société actuelle, le concept d'*Humanités* semble dépassé. Il est politiquement correct de se dire « humaniste » sans cerner la notion, sans définition. Remarquons qu'il en est de même pour nombre de concepts (démocratie, liberté...) qui font l'objet de « débats ». Qu'aurait dit Socrate ? — En fait, si les textes classiques devraient rester le noyau, les vraies *Humanités* recouvrent tout le champ du littéraire, et à sa frontière, la philosophie et l'histoire. Que sauver des « Belles lettres » ? L'œuvre de Jacqueline de Romilly, admirable, évite, constate Michèle Gally, toute référence sociale et politique, n'affronte pas, reste au plan de l'érudition, de l'enthousiasme sympathique et optimiste. Pourtant, la disparition de ce type de formation est programmée, au nom d'une modernité peu définie, qui se concentre exclusivement sur les mots d'ordre de changement, de présent, d'éphémère. Après une Introduction, justement intitulée « Parier sur le paradoxe », l'A. s'attache d'abord aux « Horizons d'un enseignement ». Nos disciplines sont considérées comme « inutiles » et « dangereuses ». Les points abordés sont multiples : il faut en pénétrer la saveur goutte à goutte. La question principale est celle du rôle de la littérature en *Humanités*, et Michèle Gally nous promène à travers tous les errements contemporains : maintes directives pédagogiques sont aberrantes. Alors que la littérature, surtout celle des Anciens, reste incontournable pour le français, les programmes officiels visent à la détruire. Il convient de réapprendre le plaisir du texte. Le combat des professeurs de lettres suppose le maintien d'une idée de la littérature, qui diffère de celle de la communication, de la vitesse, de l'éphémère. — L'auteur analyse alors le « Savoir des Humanités », où elle détaille une formation qui est proprement celle de l'esprit, sans prôner le retour à des temps révolus. La lecture, la traduction et le commentaire restent le substrat de toute formation humaniste, modèle pour penser le présent. Elle se penche sans indulgence sur le paysage dévasté des dites « humanités » actuelles. — Suit « La fin des Humanités. Chronique d'une mort annoncée ». Bien des voix proclament cette fin : les *Humanités* sont ballottées de crise en crise, abandonnées aux logiques économiques. De plus, il se manifeste une incompréhension croissante, entre *Humanités* et *Sciences humaines*, sœurs « siamoises » et « fratricides », entraînant la déshumanisation. Notre auteur dénonce le slogan « Égalité

des chances », où le mot « chance » est employé de manière ambiguë. Tous ne peuvent parvenir au même niveau, de quelque spécialité qu'on soit. Voir entre autres la sélection des sportifs. Démocratie tronquée et fausse modernité : plutôt un modernisme ! La responsabilité, même de professionnels de l'éducation, est engagée. Les *Humanités* ne sont pas « élitistes » mais « gratuites ». — La Conclusion sera audacieusement sans appel : *il faut refonder l'école par les Humanités*. Les langues anciennes et la littérature sont à replacer dans un monde où le commerce s'est installé au centre comme valeur. Position paradoxale, reconnaît l'auteur. Par les textes (lecture ; traduction ; commentaire), rétablir un lien individuel, une communication spéciale, hors du temps, une représentation singulière du monde et de la communication humaine. — Les *Sciences humaines*, qui concurrencèrent depuis le XIX^e siècle des Humanités qui permirent trop longtemps d'embrasser des professions d'élite, détentrices du pouvoir, ont aussi perdu leur force de contestation dans une culture de l'enquête et du constat. Les modèles sont ceux de l'entreprise, de la professionnalisation. Les fins de l'école ont été perdues sous la logique de l'efficacité, sous l'esprit du manager d'entreprise. Car le managérisme a remplacé l'humanisme comme système d'intelligibilité et de légitimité de l'activité éducative. Nouvel élitisme inavoué ! — Le choix de l'école doit être net : non pas l'école-adaptation, mais dans un premier temps, bien sûr, une école « marginale », de formation générale à des valeurs. Et là, les langues anciennes devraient s'imposer comme disciplines de base, avec le français et la mathématique. Cette position s'avère en réalité plus conforme à l'égalité que l'apprentissage des langues vivantes, dont la maîtrise exige qu'on soit plongé, par les parents, dans les pays où elles sont pratiquées, d'où une discrimination. Les langues anciennes sont à aborder dès le jeune âge par tous les élèves selon des horaires raisonnables, sans retour strict au passé. — Ces choix ne sont évidemment supportables ni par les régimes autoritaires, ni par la mainmise des sociétés « démocratiques ». Mais ils sont gages de liberté, sans pouvoir guérir – reconnaissons-le – les problèmes graves de nos sociétés actuelles. Une valeur à préconiser à tout prix : l'exigence du travail. La littérature doit continuer d'exister comme garde-fou du monde, pour le plus grand nombre, sans discrimination. Et c'est peut-être, hélas, en dehors de l'école que devront se reconstituer des *Humanités* et une vraie culture ! Michèle Gally est parfois féroce « Notre bourgeoisie n'a plus besoin des *Humanités* pour calculer les cours en bourse ». — La Bibliographie se contente de quelques jalons, précieux. — Livre éblouissant, éclatant. Des failles ? Quelques fautes d'orthographe ; un emploi des virgules assez lâche, ce qui paraît un mal généralisé à notre époque ; peut-être une syntaxe parfois assez serrée, mais ceci peut être attribué à la richesse et à la densité de la pensée. Quel public lira ce livre et... sera convaincu ? Espérons qu'il n'intéressera pas seulement les spécialistes et quelques nostalgiques. Il s'adresse aux combattants, aux déçus, à ceux qui souhaitent revaloriser la « culture », et ils sont nombreux, quoique effacés. Il est des valeurs qui ne peuvent disparaître sans que l'essence de la civilisation soit menacée. Pour les sauvegarder – quelque peu –, le grec et le latin devraient subsister. S'ils disparaissent, il convient d'utiliser d'autres voies pour les maintenir. Lesquelles ? – M. DELAUNOIS.

Craig W. KALLENORF (éd.), *A Companion to the Classical Tradition* (Blackwell Companions to the Ancient World), Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2007, 18 x 25.5, XV + 491 p., rel. £ 85 / US \$ 149.95, ISBN 1405-1229-43.

À la différence de l'ouvrage toujours actuel de G. HIGHET (*The Classical Tradition. Greek and Roman Influences on Western Literature*, 1949), il s'agit, pour un public non spécialiste, de cerner comment la tradition classique (antique) a été reçue et interprétée. Les contributions ne sont pas toutes de spécialistes de l'Antiquité et s'attachent davantage tantôt à la littérature, tantôt aux arts ou à l'éducation ; la recherche des mss d'auteurs anciens, la constitution des bibliothèques et le développement de la philologie moderne retiennent peu l'attention. Un chapitre initial précède

les trois grandes parties : l'éducation (par Stray) ; citer F. WAQUET, *Le Latin ou l'empire d'un signe*, 1998, n'est pas ce qu'il y a de mieux ; opposer stabilité et changement, pédagogie active et enseignement grammatical, non plus ; moins encore s'en prendre à Eton, cercle fermé (p. 9), ou opposer *the dominating monologue of the all-powerful professor* (p. 11) au séminaire, comme s'il avait fallu attendre 1930 (à Oxford) pour voir des relations personnelles entre professeurs et étudiants. Rien n'est parfait, mais, dans la tradition, il y a des choses solides et fiables : il n'en est aucunement question ici ; l'A. a donc jeté le bébé avec l'eau du bain. *I^{ère} partie. Périodes.* Pour le Moyen Âge, Ziolkowski observe que le terme de classique est inexistant, mais la notion, présente dans l'Antiquité, évolue. Vaste panorama de la Renaissance (Kallendorf), qui, toutefois, fait l'impasse sur la recherche passionnée des mss (Sabbadini n'est pas cité) et les débuts de la philologie moderne (critique textuelle et herméneutique). Suivent les périodes baroque (Rowland : les arts surtout), néo-classique (Kaminski : de 1660 à 1800, retour sur les littératures française et anglaise ; triomphe du modèle antique et conflit des Anciens et des Modernes), romantique (Graver : les formes primitives et populaires en littérature, Homère ; la théorie stoïcienne des émotions), victorienne (Vance : une véritable fascination, très ordonnée) et moderniste (Haynes : le primitif et l'archaïque, les mythes tragiques grecs, les remises en question). *II^e partie. Lieux* : onze pays ou ensembles de pays. Afrique subsaharienne, par Dominik : traductions et imitations (Juan Latino, *Austrias*, 1573, apprécié par Cervantès) ; droit et architecture en Afrique du Sud ; la problématique, commencée avant Martin Bernal, de l'origine noire (égyptienne) du rationalisme grec : ce qui pourrait être une hypothèse de travail est en fait utilisé pour une remise en question postcoloniale de la suprématie culturelle européenne. Europe centrale et orientale : bilan très précis par Axer. Ensuite France (Ford), pays germaniques (Riedel), péninsule ibérique (López Grigera), Italie (Marsh), Amérique latine (Laird, opposant José Martí et Miguel Antonio Caro, innovation et tradition), Pays-Bas (au sens bourguignon, par Tournoy ; p. 248 : la Compagnie de Jésus méritait plus de détails), Scandinavie (Skafte Jensen : impulsion des missionnaires chrétiens dès le IX^e s., relayée par les monastères et la Réforme luthérienne), Royaume-Uni (Jenkyns), États-Unis (Briggs, qui met l'accent sur l'influence antique dans la vie intellectuelle et l'éducation). *III^e partie. Thèmes contemporains.* Réception (Martindale, surfant sur la vague sceptique avant de comparer Ovide et Vélasquez), études postcoloniales (Hardwick : la tradition classique rejetée ou récupérée par les colonisés, à travers le poète irlandais Heaney et le théâtre africain), genre et sexualité (Blanshard ou la revanche des femmes), fascisme (Fleming, jetant et levant le soupçon sur d'éminents spécialistes de l'Antiquité), psychologie (Stok : les rapports entre l'âme et le corps dans la médecine grecque et chez Freud), art moderne et postmoderne (Levin) et enfin cinéma (Galinsky). – B. STENUIT.

Juan Carlos SÁNCHEZ LEÓN, *L'Antiquité grecque dans l'œuvre d'Antonin Artaud*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, 16 x 22, 112 p., br. EUR 20, ISBN 978-2-84867-167-3.

L'antique, surtout grec, fait des apparitions récurrentes dans les écrits d'Antonin Artaud. *L'Héliogabale* est loin de concentrer toute la réflexion du poète sur l'héritage de la pensée ancienne. Juan Carlos Sánchez León connaît bien cette Antiquité selon Artaud : un ouvrage – *Séneca-Artaud* (2003) – et de nombreux articles en sont les témoins, dont la matière est reprise et réorganisée dans ce petit livre. — Antonin Artaud (1896-1948) s'est confronté à Pythagore et au néo-pythagorisme, à Héraclite, à Platon et au néoplatonisme, aux mystères orphiques, dionysiaques, éleusiniens, aux Tragiques grecs et à Sénèque : Sánchez León passe tout en revue et cite continuellement l'auteur du Théâtre de la Cruauté. Son usage de l'Antiquité est mis au jour, ainsi que le contenu de sa bibliothèque, ses sources, et ses inspirateurs : l'ésotériste Fabre d'Olivet (1767-1825) et le philosophe René Guénon (1886-1951), entre autres. — Dans l'œuvre d'Artaud, la référence à l'Antiquité sert un comparatisme anthropo-

logique. L'expérience mexicaine de l'artiste est passée au « filtre » antique. Le pythagorisme l'aide à comprendre (ou idéaliser peut-être) les Indiens Tarahumaras, leur parfaite appréhension du « mouvement philosophique de la Nature ». À l'égal des Péruviens et des habitants des Galápagos, ces Indiens Tarahumaras sont même, pour lui, les descendants des Atlantes – leurs rites et leurs maisons le prouveraient. — Chez Artaud, l'Antiquité représente un moment d'une large méditation historique, tendue et contradictoire. L'Histoire Universelle, vue par Artaud, est hétérodoxe : la décadence grecque survient très tôt, dès Eschyle ; la Renaissance, quant à elle, n'est certainement pas une étape majeure ; les événements contemporains sont, pour leur part, jugés sans concession, et très lucidement dans le cas de l'hitlérisme. — Le contraste et l'effet de surprise sont, avec Artaud, la règle. Les Anciens grecs sont réemployés, mais la Grèce est une « mère stupide ». La philosophie grecque est un outil d'analyse, mais Platon un « vieux criminel salingue ». Les Romains sont « ce peuple d'esclaves, de marchands, de pirates, incrusté comme des morpions sur la terre des Étrusques », mais un Romain est sauvé, Sénèque « le plus grand auteur tragique de l'histoire ». — Ces phrases qui étonnent, Sánchez León les trouve dans des articles donnés à des journaux ou à de grandes revues littéraires, dans *Héliogabale* ou dans les *Notes sur les cultures orientales, grecque, indienne* (notes de lecture prises entre 1933 et 1937), dans sa correspondance intime et jusque dans des brouillons de lettres. Et mention est faite des textes perdus, qui font réfléchir l'antiquisant sur le naufrage des sources, qui n'est parfois pas le propre des siècles anciens. Ainsi Artaud a-t-il écrit en 1931 une *Bataille de Salamine* qui a disparu, tout comme un *Supplice de Tantale* (1935), composé la même année que le *Créon d'Halicarnasse* de Roland Purnal, tout aussi introuvable. — Dans cette *Antiquité grecque* d'Artaud par Juan Carlos Sánchez León, on peut regretter l'absence de données sur la formation de l'écrivain, sur sa connaissance des langues anciennes, la redondance de certaines formules (« Artaud retient »), et l'inutilité de paragraphes qui sont des condensés de telle ou telle œuvre. Mais ce travail est intéressant en ce qu'il met en scène un homme, Artaud, que l'Antiquité ne lâche pas, et qui – dans le même temps – ne peut s'en tenir éloigné en la faisant s'entrechoquer avec le présent, comme dans le fragment poétique daté de mai 1945 : « Platon, Empédocle, Socrate/ au lavabo d'un dancing ». – Sarah REY.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Dominic SCOTT, *Plato's Meno* (Cambridge Studies in the Dialogues of Plato), Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, X + 238 p., br. £ 50 / US \$ 90, ISBN 0-521-64033-4.

Pour une collection qui vise à présenter « des études à caractère original sur des dialogues platoniciens spécifiques » (comme le précise l'introduction générale de la série *Cambridge Studies in the Dialogues of Plato*), le choix du *Ménon* paraît idéal. Ce dialogue est comme un amalgame où se trouve résumée la pensée platonicienne ; en effet, il s'agit d'une source particulièrement riche d'idées et d'arguments, sous forme brève, dans laquelle chaque commentateur a l'opportunité de disposer d'une argumentation sans raccourcis. — Il est à déplorer que les érudits aient souvent perçu ce texte comme une sorte de dialogue transitoire, à étudier seulement par référence à d'autres dialogues, plus fameux. Pour sa part, Dominic Scott réussit à présenter une étude à caractère original, tout en parvenant au but qu'il s'était fixé pour lui-même (*to resolve the indeterminacies surrounding both the arguments [i.e. de Ménon] and the conclusions that they are meant to support*, p. 4). Ce livre rend justice au jugement de J. S. Mill, suivant lequel le *Ménon* est une « gemme philosophique ». — La contribution de D. Scott à la série est véritablement stimulante, malgré certains points sujets à controverse. Au-delà d'une analyse approfondie, D. Scott n'hésite pas à se lancer dans l'étude d'une série d'aspects du dialogue généralement évités par la recherche moderne. De plus, il ose adopter un point de vue personnel sur celui-ci. En consé-

quence, plusieurs aspects et vertus du *Ménon* s'en trouvent élucidés : ainsi est rejetée l'idée selon laquelle le *Ménon* serait un pot-pourri « sans épine dorsale ». D. Scott discerne, au contraire, deux grands thèmes qui traversent ce dialogue : d'abord, il soutient que, dans le *Ménon*, Platon mène un procès philosophique contre Socrate et critique les doctrines philosophiques du personnage historique de Socrate ; ensuite, il affirme que l'éducation morale de Ménon s'opère à travers le déploiement de la discussion. Les deux idées sont à la fois controversées et promises à de très vives critiques de la part des spécialistes des études platoniciennes. Par exemple, l'idée selon laquelle Platon aurait voulu représenter Ménon comme un interlocuteur particulièrement déficient de Socrate est assez discutable, du moins si l'on établit la comparaison avec les personnages qui assument le rôle d'interlocuteur du philosophe dans les autres dialogues platoniciens. La tentative effectuée par D. Scott pour dresser la liste des points sur lesquels Platon critique la doctrine de Socrate n'est guère convaincante, pas plus que d'autres tentatives analogues qui l'ont précédée. Son effort pour prouver, à l'encontre de la *communis opinio*, que la conclusion du dialogue n'est pas caractérisée par l'ironie (chapitre 14), et sa thèse selon laquelle le *Ménon* est antérieur au *Gorgias*, plutôt qu'un commentaire de ce dernier (chapitre 15), emporteront difficilement l'adhésion. Cependant, toute tentative pour remuer les eaux de l'érudition platonicienne doit être considérée avec sympathie, puisque le débat sur certains aspects controversés est loin d'être clos. — On a l'impression que certains thèmes devraient être développés de manière plus détaillée : p. ex., la notion de la « douceur », comme une condition préalable, mais nécessaire, pour réussir à déployer la méthode dialectique (p. 216-217, voir, p. ex., le chapitre 2 de J. DE ROMILLY, *La douceur dans la pensée grecque*). Le substrat politique du dialogue est examiné très sommairement. D. Scott s'intéresse aux arguments philosophiques présentés plutôt qu'aux thèmes politiques du dialogue. Ainsi pense-t-il que le passage (76 a-b) où il est dit que Ménon agit comme un tyran « doit être pris au sérieux », comme indice que Ménon n'est pas coopératif, mais coercitif (p. 63). Pourtant, il se peut que cette remarque fasse référence au comportement tyrannique qui caractérisait la politique en Thessalie (cf., p. ex., B. HELLY, *L'Etat Thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, Lyon, 1995, et l'annexe II du commentaire de *Ménon* de CANTO-SPERBER, pour une synopsis de la politique en Thessalie à la période classique). De plus, malgré une excellente analyse du personnage d'Anytos, D. Scott évite d'entrer dans une discussion sur la situation politique très compliquée de la période à laquelle se réfère le dialogue. La référence à la qualité de Ménon comme *ξένο* du roi perse (78 d) est prise comme un commentaire humoristique de Platon, précisément là où l'accent est mis sur le manque de justice de la part de Ménon (p. 65). Toutefois, on doit aussi songer aux éventuelles connexions d'Anytos avec les Perses, puisque Ménon est son *ξένο* (90 b, 100 b). N'est-il pas possible de lire, à travers cette remarque ironique, un commentaire sévère sur les relations d'Anytos, qui se posera ultérieurement comme défenseur de la pureté morale des Athéniens contre Socrate, présenté comme corrupteur de la jeunesse ? — Malgré ses défauts, l'étude de D. Scott parvient à proposer au lecteur une analyse philosophique du dialogue à la fois compréhensible et fine. Les problèmes posés par l'argumentation de Socrate dans le *Ménon* sont souvent mis en lumière (par exemple, la théorie de la réminiscence et le principe de prescience sont contradictoires avec la conviction de Socrate, dans le *Ménon*, selon laquelle l'homme lui-même peut découvrir la connaissance véritable, p. 89) ; malgré la forme concise des thèmes et des arguments principaux du dialogue, D. Scott réussit à en présenter une analyse intelligible, qui stimule la réflexion. Un bon exemple – utile à tout professeur – en est son analyse de la théorie de la réminiscence introduite par le jeune esclave (p. 98 et s.). La discussion de l'exemple géométrique que Socrate présente en 86 e - 87 b (p. 133-137) – un passage notoirement difficile –, et l'inventaire des passages parallèles du corpus platonicien (p. 149 et s.) concernant la psychologie morale de Socrate dans le *Ménon* (passages cités de l'*Euthydème* et surtout de la *République*) sont aussi éclairants et utiles. Une autre vertu de ce livre est que, malgré son approche très analytique des certains thèmes du dialogue, il veille à fournir des notices destinées davantage à servir d'« entrée en matière », pour les lecteurs qui en

auraient besoin. De même, il replace souvent les arguments de Platon dans une perspective philosophique plus étendue (par exemple, Kant, Wittgenstein), élargissant ainsi l'horizon intellectuel du lecteur. Même le choix (sujet à controverses, comme on l'a dit) de deux thèmes principaux pour le dialogue en rend la lecture plus vive, dès lors que l'on suit la stratégie de Socrate, qui a l'intention d'améliorer moralement Ménon, et la stratégie de Platon, qui a l'intention de contester l'argumentation de son maître. Que ce soit comme source d'inspiration ou comme objet de critique, le livre de D. Scott va sans aucun doute rafraîchir les études sur le *Ménon*. – Chr. ZAFIROPOULOS.

Renée KOCH, *Comment peut-on être dieu ? La secte d'Épicure* (L'Antiquité au présent), Paris, Belin, 2005, 14 x 20.5, 303 p., br. EUR 26, ISBN 2-7011-4024-2.

C'est en tant que « théologie », que manifestation religieuse, que Renée Koch Piettre aborde ici l'épicurisme. Une théologie qui constitue une facette de la religion grecque, et non pas une tradition subversive, opposée aux usages et croyances traditionnels. Le polythéisme, en effet, laisse la porte ouverte à des manifestations nouvelles du divin et à des choix, de la part des fidèles, quant au visage qu'ils entendent donner à leurs dieux. Voilà pourquoi Épicure est perçu, par ses disciples, comme ἰσόθεος, « égal des dieux », un sage devenu θεῖος ἄνθρωπος, en ce qu'il jouit du bonheur dérivant de l'ataraxie philosophique, sans que cela implique une quelconque dissidence. Renée Koch Piettre part donc d'une hypothèse clairement énoncée au début de l'ouvrage (p. 25) : « l'épicurisme fut, telle est notre hypothèse, une religion, une réforme religieuse qui érigea en dogme l'anthropomorphisme des dieux grecs, et mit à la portée de tous ses adeptes l'égalité réalisée avec les dieux, à partir des ressources de la tradition épique, mythique et culturelle, relue et corrigée par la doctrine ». — Le plan de l'ouvrage est donc dicté par l'exploration des traces de la doctrine épicurienne, depuis l'époque d'Épicure jusqu'au IV^e siècle, en prenant en compte la doctrine dans son ensemble, et non pas seulement ce qui serait religieux ou cultuel *stricto sensu*, un parti qui semble tout à fait judicieux. Au-delà des énoncés de principe, l'A. s'efforce aussi de cerner le vécu des adeptes d'Épicure, l'expérience religieuse au-delà de la doctrine. Quels gestes ? Quelles pratiques ? Quelle psychologie ? Mais aussi, sur une échelle différente, quelle réception pour les idées d'Épicure, quel impact sur la société, la morale, l'évolution des pratiques religieuses entre polythéisme et monothéisme. L'A. note à bon escient que l'on connaît mieux et davantage l'épicurisme – celui de Virgile ou des libertins – que le magistère exercé par Épicure lui-même. C'est que l'épicurisme a une longue histoire, une histoire ramifiée sur le plan géographique, de l'Orient à la Gaule, de l'Égypte à la Mer Noire, une histoire scandée par des moments de succès et de déclin ou de mutation. L'A. s'efforce de repérer et d'analyser les raisons d'un échec, en définitive : la faillite de l'épicurisme comme réforme douce du polythéisme antique. — En trois parties et sept chapitres, R. Koch Piettre nous livre donc une analyse attentive et fine de tous les *testimonia* épicuriens qui couvrent pratiquement cinq siècles d'histoire et qui illustrent notamment la double diffusion, publique et privée, de la doctrine épicurienne. Cette étude diachronique de la documentation occupe toute la première partie, en deux chapitres. La deuxième partie s'intéresse à la doctrine d'Épicure, à sa conception théologique des dieux et du bonheur humain. Il faut partir du destin « merveilleux » d'Épicure, tel qu'il est représenté dans les sources, pour comprendre ce que signifie être ou devenir l'égal des dieux. Un destin à la portée des hommes, mais qui suppose un cheminement personnel, une discipline de vie et une certaine redéfinition du concept de dieu. L'A. examine ensuite le rapport entre l'écrit et le cri, entre l'oralité et l'écriture dans l'économie du salut en vigueur dans la secte épicurienne, par le biais de pratiques initiatiques impressionnantes, entre « illusionnisme et psychagogie ». Enfin, dans la troisième partie, il est question des tribulations et métamorphoses des hommes dieux. Lucien fournit un excellent point de départ quant à la promotion d'hommes exceptionnels, sages ou cuistres selon les points de vue, mais on ne peut éluder les

écoles philosophiques et, bien entendu, le christianisme. C'est l'occasion de réexaminer le personnage d'Alexandre-Glycon, auquel Giulia Sfameni a consacré des études très approfondies. C'est l'époque de la seconde sophistique qui a, envers la dimension thaumaturgique, une attitude pour le moins ambiguë. La contestation de l'anthropomorphisme finit par miner les fondements de l'épicurisme. Mis à l'index, les Épicuriens connurent pourtant une postérité majeure. R. Koch Piettre souligne un des aspects majeurs de ce mouvement : l'accent mis sur le libre choix intellectuel, l'adhésion critique et la remise en question constructive des traditions culturelles civiques. — L'ouvrage propose un utile Appendice de textes, en traduction seulement (ce qui est regrettable), une riche bibliographie et un index. Sa lecture n'est pas toujours facile, mais elle est très enrichissante pour les spécialistes tant de philosophie que de religion ; c'est même la subtile articulation entre ces deux domaines qui en fait tout le prix. — Corinne BONNET.

Nancy THOMSON DE GRUMMOND & Erika SIMON (éd.), *The Religion of the Etruscans*, Austin, University of Texas Press, 2006, 22.5 x 28.5, XIII + 225 p., rel., ISBN 0-292-70687-1.

Il y a à peine vingt ans, les aperçus généraux sur la religion étrusque ne comprenaient guère qu'une monographie importante (A. PFIFFIG, *Religio Etrusca*, Graz, 1975) et un chapitre paru comme appendice à la grande *Religion Romaine Archaique* de G. DUMÉZIL (Paris, 1966). La richesse des publications récentes démontre que la pénurie d'hier était due davantage à l'indifférence qu'au manque de sources écrites, iconographiques et archéologiques. La conférence du Louvre de 1992 (publiée par F. GAULTIER, D. BRIQUEL, *Les Étrusques, les plus religieux du monde*, Paris, 1997), une monographie en français (R. JANNOT, *Devins, dieux et démons. Regards sur la religion de l'Étrurie*, Paris, 1998, traduite en anglais par J. K. WHITEHEAD et publiée en 2005), une collection d'études d'Erika SIMON (*Schriften zur etruskischen und italischen Kunst und Religion*, Stuttgart, 1996), une série d'articles importants dans des encyclopédies (notamment dans le *LIMC* et le *THESCR4*), des centaines d'autres études plus brèves ou plus spécialisées, et surtout le présent recueil d'articles, publié par Nancy Thompson de Grummond et Erika Simon, ont non seulement comblé la lacune dans la bibliographie, mais aussi ouvert de nouvelles pistes de recherche et d'interrogation sur le peuple étrusque, dont la religion fut considérée, depuis l'Antiquité, comme l'apport culturel étrusque le plus original et le plus important à la civilisation romaine. — Le présent volume publie les actes d'une conférence internationale organisée en 1999 en l'honneur d'Erika Simon. Le premier chapitre (p. 1-8), écrit par N. Thompson de Grummond, grande spécialiste des miroirs et de la divination étrusque, mais aussi auteur d'un important article sur l'histoire des études étrusques (dans L. BONFANTE [éd.], *Etruscan Life and Afterlife*, Detroit, 1986, p. 18-46), est une introduction à l'histoire de l'étude de la religion étrusque à partir de la période romaine. L'intérêt des Romains pour les formes archaïsantes de leurs propres rituels et le constat qu'à l'aube de notre ère, la grande civilisation étrusque disparaissait peu à peu sans laisser de traces, ont été les causes de la popularité des études sur la religion étrusque au I^{er} s. av. J.-C. Cet intérêt persiste sans fléchir jusqu'au IV^e s. de notre ère. Il faudra attendre le XIX^e siècle avant que se manifeste un renouveau d'intérêt, quand O. Müller inaugurerait la recherche moderne sur l'étruscologie. — Le deuxième chapitre (rédigé par Larissa Bonfante, p. 9-26) est un bon résumé des apports de l'épigraphie à l'étude de la religion étrusque. On présente brièvement les inscriptions les plus significatives (la momie de Zagreb, le foie de Plaisance, la *Tabula Capuana*, les lamelles d'or de Pyrgi, etc.), mais aussi les inscriptions votives figurant sur des œuvres d'art fameuses (la chimère d'Arezzo) ou moins connues (la statuette de Culsans de Cortona, la statuette de Selvans Tularias), ainsi qu'une série de dédicaces à Hercle. Finalement, l'A. présente quelques inscriptions importantes sur des miroirs gravés du IV^e s., organisées autour d'une série de grands sujets (couples et dyades de divinités, l'importance des mères, les

naissances divines, l'attire pour la représentation de fantômes et des âmes). En conclusion, l'A. souligne l'importance de l'écriture dans la religion étrusque, tant pour l'établissement que pour la définition des voies de communication entre le monde des humains et le monde divin. En somme, l'épigraphie constitue un outil de premier ordre pour l'étude de la religion étrusque. — Le troisième chapitre (par Nancy Thompson de Grummond, p. 27-44) est une présentation des prophètes et des prêtres étrusques à travers le matériel iconographique et archéologique. La documentation présentée est généralement assez bien connue (par exemple l'axe et le *lituus* votifs du Pian di Civita à Tarquinia, le miroir de Tagès, le miroir de Cacù et des frères Vipinnas, le miroir de Calchas, la statuette du prêtre au Vatican, le sarcophage de la ménade au Musée Britannique, la figure de Vel Saties de la tombe François, etc.) et apparaît constamment dans les grands recueils sur les Étrusques (comme par exemple celui publié par M. TORELLI, *The Etruscans*, Londres, 2000). Toutefois, l'accent mis par la spécialiste de la religion fournit une approche novatrice : outre les figures très connues de prophètes légendaires (Tagès, Vegoia, Cacù), Nancy Thompson de Grummond analyse la pratique rituelle, la terminologie, le costume, l'apparat des prêtres et des prêtresses étrusques, et souligne l'importance de la divination étrusque (brontoscopie, hépatoscopie, observation du vol des oiseaux), forme la plus spectaculaire de leur religion. — Le quatrième chapitre (par Erika Simon, p. 45-65) est une présentation des divinités étrusques. L'A. insiste surtout sur l'aspect iconographique, ce qui conduit nécessairement à une présentation partielle. D'un autre côté, c'est précisément l'assimilation iconographique des divinités étrusques aux divinités grecques et, dans une moindre mesure, aux expressions figurées de divinités orientales, qui fait de l'iconographie religieuse étrusque un cas unique dans la Méditerranée antique avant la période hellénistique. Le choix de l'A. d'éviter les discussions sur la nature, les fonctions et l'étymologie des noms paraît justifié, surtout dans un recueil d'études qui se veut aussi un manuel. Le texte est suivi d'un glossaire sur les principales divinités étrusques. Le matériel réuni dans cet article est très utile pour les étudiants et ceux qui abordent le peuple étrusque à partir d'une autre discipline. Erika Simon a abondamment écrit sur l'art et la religion des trois peuples classiques (grecs, étrusques, romains), toujours avec grande autorité. Ce chapitre, qui oscille entre le mythe grec et les figurations étrusques, se trouve dans la lignée de sa théorie controversée sur l'acquisition, en Étrurie, du savoir mythologique grec à travers les textes littéraires (R. HAMPE, Erika SIMON, *Griechische Sagen in der frühen etruskischen Kunst*, Mayence, 1964). — Un autre représentant de l'école allemande, Ingrid Krauskopf, offre une étude de « la tombe et de l'outre-tombe dans la religion étrusque » qui dépasse le cadre d'une présentation formelle de type scolaire (p. 66-89). Krauskopf constate que l'on ne sera jamais capable d'interpréter chaque offrande funéraire et chaque représentation figurée à caractère eschatologique dans un schéma cohérent, à cause de l'insuffisance des données disponibles sur les croyances étrusques en ce domaine (largement issues de textes rituels sacrés, les *Libri acherontici*, qui sont actuellement perdus), mais aussi parce que la relation de l'homme avec la réalité de la mort d'autrui ne se fonde pas seulement sur la tradition, mais présente aussi un caractère individuel. Consciente de la fluidité des conceptions eschatologiques archaïques, l'A. décide d'entamer sa présentation par les périodes classique tardive et hellénistique qui, aux yeux des spécialistes, présentent des aspects relativement cohérents. Le voyage du défunt commence immédiatement après la mort : sur les monuments du IV^e et du III^e s., la procession funèbre est accompagnée de démons (mais sur un document archaïque peu connu, l'hydrie de Bonn 500, on voit le couple des défunts accompagné d'un groupe de génies ailés : T. DOHRN, *Die schwarzfigurigen etruskischen Vasen aus der zweiten Hälfte des sechsten Jahrhunderts*, Berlin, 1937, p. 156, n° 277). La porte entrouverte symbolise l'entrée de l'au-delà, accessible à la fois par voie terrestre (comme en témoignent les processions à pied ou en char) et par voie maritime (comme en témoigne la présence de monstres marins et du motif des ondes stylisées, déjà visible sur des monuments de la deuxième moitié du VII^e s.). L'A. affirme que, pour les Étrusques, l'importance du rituel résidait plutôt dans le voyage que dans la destination ultime de l'âme (en cela, certes, ils ne divergent point des autres, notamment

des Grecs, et surtout de ceux qui observaient les cultes mystiques). Le voyage n'est pas toujours calme et serein, comme le montre la majorité des documents ; il y a aussi des dangers, personnifiés par des démons effrayants qui torturent les morts sur certains monuments, tels *Tuchulca* sur la tombe de l'*Orcus II*. Le but ultime est le banquet éternel de l'âme, avec ses ancêtres et sous l'égide du couple infernal, *Aita* (Hadès) et *Phersipnai* (Perséphone). Les survivants, quant à eux, doivent faire des sacrifices pour assurer le succès du voyage. L'époque archaïque offre moins d'indices clairs sur les conceptions eschatologiques étrusques. Au contraire, l'image du banquet domine la conception archaïque de l'au-delà. Le modèle proposé par Ingrid Krauskopf est cohérent et logique. On note avec intérêt l'effort de l'A. pour rejeter les opinions qui cherchaient à inscrire la conception étrusque de la mort dans un système plus ample, comme par exemple l'hypothèse de Pffiffig sur la dualité de l'âme du défunt (élément constant des conceptions primitives de l'âme : cf. J. BREMMER, *The Early Greek Concept of the Soul*, Princeton, 1983) ou celle de M. TORELLI (« *Limina Avernì : realtà e rappresentazione nella pittura tarquiniese arcaica* », *Ostraka* 6 [1997], p. 63-93) sur l'introduction de la conception « dionysiaque » de la mort, visible dans l'exaltation du motif du banquet et même de Dionysos et de ses satyres sur les fresques étrusques (approche qui est excessivement exploitée actuellement par L. Cerchiai et ses disciples). Ingrid Krauskopf défend la thèse de l'originalité des coutumes étrusques. — Le sixième chapitre (par J. McIntosh Turfa, p. 90-115) étudie les offrandes votives. La première partie de cet article est une présentation assez courte des divers aspects de la religion votive : type d'offrandes (avec un choix d'exemples significatifs, tels la Chimère d'Arezzo, l'*Arringatore*, la statuette de l'enfant du lac Trasimène, le Mars de Todi, etc.), lieux de déposition, relation de la culture votive étrusque avec les pratiques italiques, grecques, puniques ou levantines. La deuxième partie est une présentation, par ordre chronologique, des principaux contextes votifs étrusques. La valeur documentaire de cet aperçu est inestimable (ajouter le nouveau dépôt sacré nord à Gravisca, publié récemment : S. FORTUNELLI, *Gravisca, Scavi nel santuario greco 1, 2. Il deposito votivo del santuario settentrionale*, Bari, 2007). En conclusion, l'A. présente une série d'observations importantes : primauté de la coutume étrusque, disparité entre les pratiques au Nord, où le matériel est en bronze, et au Sud, où dominent les terres cuites, analyse des types d'offrandes (statuettes, bustes, parties anatomiques des corps) et des divinités concernées par la pratique (divinités protectrices et salvatrices, mais aussi divinités qui nourrissent). — I. E. M. EDLUND-BERRY, grande spécialiste des lieux sacrés étrusques, offre une discussion relativement courte (p. 116-131), mais très dense, de l'espace rituel et des territoires liminaires dans la religion étrusque. Comme prévu, la discussion est fondée sur les quelques bribes de textes latins qui traduisent la *disciplina Etrusca*, ainsi que sur la documentation archéologique. La discussion s'organise savamment autour des différents aspects de la notion de limite (limites entre ciel et terre, limites du territoire, les aspects physiques des limites du paysage [rivières, collines], délimitation des terrains agricoles, des territoires civiques, limites politiques etc.), pour arriver à une discussion sur les sanctuaires en tant que sièges de confédérations politiques et lieux de transgression des limites politiques et territoriales. Les divinités des frontières sont surtout Selvans, puis Tinia et Voltumna, bien que toute divinité honorée dans un sanctuaire extra-urbain puisse se considérer comme une force des limites. — Le dernier chapitre, sur l'architecture religieuse, est aussi le plus long (p. 132-168). Il est écrit par un des meilleurs spécialistes de la religion et de l'archéologie étrusques, Giovanni Colonna. L'A. offre une analyse détaillée et très informée sur les aspects architectoniques des sanctuaires étrusques. La première partie concerne les autels étrusques : il s'agit d'une authentique contribution à un thème peu exploité auparavant, nourrie, qui plus est, de la documentation la plus récente sur les sanctuaires étrusques (par exemple, la discussion sur les puits d'offrandes du sanctuaire sud de Pyrgi [à la bibliographie, il faut désormais ajouter M. P. BAGLIONE, « Il Santuario Sud di Pyrgi », dans M. BENTZ et Chr. REUSSER (éd.), *Attische Vasen in etruskischem Kontext : Funde aus Häusern und Heiligtümern* (CVA, Beiheft 2), Munich, 2004, p. 85-126 ; sur le motif des autels étrusques, voir aussi la dissertation

inédite de Laurent HUGOT, *Recherches sur le sacrifice en Étrurie*, Université de Nantes, 2003 et son « Sacrifice, batailles et cortèges funéraires autour des autels sur les urnes hellénistiques étrusques (II^e-I^{er} siècle avant J.-C.) », dans L. BODIQU, D. FRÈRE, V. MEHL (éd.), *L'expression des corps. Gestes, attitudes, regards dans l'iconographie antique*, Rennes, 2006, p. 361-374]. On procède de la même manière : on analyse l'espace clos et délimité du τέμενος étrusque, les sanctuaires en tant qu'entités matérielles, le temple, l'architecture, le décor sculpté et peint, etc. L'A. a incorporé dans la discussion les apports les plus récents de la recherche (p. ex., ses propres travaux sur les fouilles de Pyrgi par Massimo Pallottino [*Il santuario di Portonaccio a Veio, I. Gli scavi di Massimo Pallottino nella zone dell'altare (1939-1940)* (Monumenti Antichi. Serie Miscellanea, VI, 3), Rome, Giorgio Bretschneider, 2002]) ; sur les terres cuites architectoniques on consultera aussi les diverses études consacrées à l'Étrurie du troisième volume des *Deliciae Fictiles (Architectural Terracottas in Ancient Italy : New Discoveries and Interpretations)*, Oxford, 2006, p. 2-250). — Un glossaire détaillé aidera l'étudiant et l'auteur non spécialiste à s'orienter dans les arcanes de la terminologie des études étrusques (un mélange de termes latins, tels *cippus*, *auguraculum*, *prodigium*, et grecs, tels ἀκρωτήριο, τέμενος, βόθρος). Le premier appendice est une discussion de J. McIntosh Turfa sur le calendrier brontoscopique de Nigidius Figulus (173-190), connu grâce à sa traduction grecque par Jean le Lydien (VI^e s. apr. J.-C.) : un bref commentaire est suivi par le texte grec et sa traduction en anglais ; en attendant la monographie de l'A. sur ce texte fascinant, on consultera surtout son étude « The Etruscan Brontoscopic Calendar and Modern Archaeological Discoveries », dans les Actes du Colloque *The Etruscans Now*, publié dans *Etruscan Studies* 10 (2004-2007), p. 163-173. Le deuxième appendice est une collection indispensable des sources grecques et latines sur la religion étrusque, avec traduction en anglais. Il y a aussi un index général. On note l'absence d'un index épigraphique et d'une liste d'illustrations, qui sont très nombreuses et disséminées dans le texte (une grande partie des illustrations consiste en dessins d'objets et plans de structures architectoniques). Il n'y a pas de bibliographie d'ensemble, mais chaque étude est suivie par une liste de références très détaillée (ce qui amène, inévitablement, à des répétitions : j'ai compté que le livre d'A. PFIFFIG, *Religio Etrusca*, Graz, 1975, est repris dans cinq listes bibliographiques différentes). Mais ces rares inconvénients ne réduisent point la grande valeur de ce livre, qui constitue, en quelque sorte, un modèle pour les manuels de l'avenir. L'expérience a montré que les meilleurs spécialistes produisent aussi les introductions générales les plus accomplies. Le présent recueil d'études est désormais un outil indispensable dans un domaine d'études peu exploité auparavant. — D. PALEOTHODOROS.

Francesco Paolo Rizzo (éd.), *Sicilia cristiana dal I al V secolo. Vol. I. Vol II, 1 & 2* (Testimonia Siciliae Antiqua), Roma, G. Bretschneider, 2005, 17 x 25, XII + 265 p. + 268 p. + 371 p., br., ISBN 88-7689-191-9 & 88-7689-229-X.

En Sicile, l'évolution du christianisme est étroitement liée aux changements économiques, sociaux et culturels, nous avertit F. P. Rizzo ; toutefois on ne possède pas encore une bonne histoire générale de la période impériale dans l'île, quoique les études sur cette époque aient pris un bon tournant. C'est pourquoi l'A. commence par étudier l'état des recherches historiques, en connexion avec les différents aspects du christianisme sicilien, tout en constatant leur état lacunaire et la faiblesse de certaines reconstructions. L'A. corrige les interprétations du XX^e s., dues au manque de coordination entre chercheurs de différents domaines, mais doit s'avouer lui-même incompetent dans certaines matières et incapable de présenter parfois des synthèses valables. — F. P. Rizzo s'est intéressé aux sources littéraires en se basant sur les études de Pagliara et de Manni. Ce dernier avait lancé une collection pour l'étude des sources littéraires siciliennes pour certaines périodes historiques. Rizzo avait accepté d'y collaborer et c'est ce travail qui aboutit aux trois tomes de cet ouvrage sur les

premiers siècles chrétiens en Sicile. — Il est clair que l'étude des sources littéraires va de pair avec celle des autres sources de recherche : les sources littéraires ne peuvent offrir que des renseignements intermittents sur les faits historiques. À propos des témoignages hagiographiques, F. P. Rizzo fait cependant remarquer que, outre des renseignements sur leurs milieux historiques et culturels, on peut en extraire « quelques gouttes de saveur historique ». H.-I. Marrou a montré la voie en ce sens, et F. P. Rizzo exploite quelques récits, parmi les plus anciens, pour montrer ce qu'on peut en tirer du point de vue historique. Quoique contestable, la limite du V^e s., qu'il s'est imposée, n'est pas arbitraire, car elle répond à des changements importants du sentiment religieux, qui fait passer la société d'un climat romain à une mentalité proprement sicilienne. Ce changement de mentalité s'opéra graduellement dans tous les domaines et amena l'île à se tourner vers Byzance du point de vue social, économique, linguistique, artistique et religieux. — Le plan de ce volume suit les grandes étapes des études historiques sur la Sicile : leurs origines (du XVII^e au XX^e s.), leur reprise (de 1935 à 1962), leur expansion (de 1963 à 1986), les perspectives nouvelles (de 1987 à 1990), les approfondissements (de 1998 à 2001) et enfin la poursuite du « voyage » (de 2001 à 2004).

Le premier tome du second volume raconte les faits saillants de l'aventure chrétienne : les sources hagiographiques des plus anciens saints de la Sicile, activité littéraire qui s'épanouit plusieurs siècles après les faits. L'image de ces saints fut « arrangée », grossie ou même totalement inventée : elle était forgée conformément à la dévotion de leurs auteurs et à leur conception de la sainteté. Les premiers chrétiens n'ont rien écrit, et le peu qui fut rédigé sur cette époque initiale provient d'auteurs étrangers à l'île, qui parlent de saints passés par la Sicile. Même les procès romains intentés aux premiers chrétiens martyrs ont laissé peu de traces. La plupart du temps, la Sicile se contenta de célébrer dans sa liturgie la mémoire des saints lors de l'anniversaire de leur martyre. Ici encore, ce sont des martyrologes extérieurs à la Sicile – et principalement le *Martyrologe universel hiéronymien* – qui établirent, dès le V^e s., une liste de martyrs siciliens. Au cours des siècles suivants, une littérature hagiographique fit l'éloge de ces saints, puis d'autres encore. On composa peu à peu un martyrologe sicilien fortement développé pour chaque saint, qui servit à composer le *Martyrologe romain* du XVII^e s. — La Sicile a canonisé peu d'évêques et d'ascètes, car seul le martyre paraissait un signe certain de sainteté. La liturgie byzantine reprit certains saints de Sicile et composa leurs « éloges », comme pour tous les autres saints. En outre, des « Ménologes », disposés dans l'ordre liturgique, développaient plus longuement ces « éloges » ; le plus fameux de ces Ménologes est celui de Siméon Métaphraste, au X^e s. Il faut savoir que la culture byzantine marqua fortement la Sicile, après sa reconquête sur les Ostrogoths par Bélisaire au VI^e s. Les moines siciliens suivirent la Règle orientale de saint Basile, mais soutinrent toujours le Pape de Rome et honorèrent Pierre et Paul, tout en étant marqués par un fort antisémitisme. Il fallut longtemps aux diocèses pour prendre conscience que les récits hagiographiques concernaient leur histoire, celle de leurs propres saints. Ce tome fait grand cas de l'époque où se produisit ce phénomène, car elle se distingue nettement des époques ultérieures, où les récits hagiographiques allèrent en s'amplifiant. F. P. Rizzo dit enfin un mot des persécutions de Dèce, Valérien et Dioclétien, en essayant de distinguer ce qui est historique ou inventé, au cours des III^e-V^e siècles. — Les « témoignages » hagiographiques siciliens avaient déjà en grande partie été publiés par Gaetani, autour de 1700, avant d'être corrigés plus tard par les Bollandistes. Le but de F. P. Rizzo est de retrouver autant que possible le climat des différents milieux qui ont vu naître ces hagiographies, pour y déceler les échos des événements primitifs. Il rejette les récits trop tardifs, qui n'ajoutent rien d'appréciable. Après avoir sélectionné dix-neuf saints, et les meilleurs textes qui en parlent, il énumère la liste des saints dont vont traiter ses trente-six notices critiques. F. P. Rizzo examine alors les sources littéraires non hagiographiques dans leur ordre chronologique, et discute de leur apport pour la connaissance des saints et de leurs milieux. Enfin, il retrace un tableau de la Sicile religieuse, en partant de la paix constantinienne jusqu'à Théodoric. Il

consacre aussi un chapitre aux témoignages monumentaux du christianisme primitif (avec les routes de commerce sur l'île) et termine avec huit précieux index.

Le second tome du deuxième volume est dû à A. Pagliara (sous la direction de F. P. Rizzo) et contient, dans leurs langues originales, les textes de cent quatre-vingt-treize « témoignages » utilisés par F. P. Rizzo pour son ouvrage ; ils sont divisés en vingt et un témoignages hagiographiques, neuf liturgiques et cent soixante-trois autres, provenant des Actes des Apôtres, du *Liber Pontificalis*, de lettres, de lois de Théodose, etc. — On ne peut que louer F. P. Rizzo pour son œuvre monumentale, qui apporte tant de clarté sur un sujet difficile à maîtriser. Il est certain que ce travail appelle un prolongement, mais il pourra désormais se faire à partir d'une base solide.

B. CLAROT, s.j.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Jesús LUQUE MORENO, *Puntos y Comas. La grafía de la articulación del habla* (Biblioteca de Humanidades. Estudios clásicos), Granada, Editorial Universidad de Granada, 2006, 15.5 x 22, 547 p., br., ISBN 84-338-3699-4.

I : Notions (parfois très générales) sur les rapports entre prononciation et écriture ; de l'espace blanc, encombrant, aux signes diacritiques. Le problème qui ne sera jamais résolu : la ponctuation est-elle logique, syntaxique ou rhétorique (rythmique) ? L'A., avec raison, met en exergue le système des trois pauses (*distinctiones*) hérité des Grecs, qui se transmettra au-delà de la Renaissance : ὑποστιγμαίη = *subdistinctio* = *comma* ; στιγμαίη μέση = *media (distinctio) = colon* ; στιγμαίη τελεία = *distinctio (finalis) = periodus*. Ce système a l'air clair : il ne l'est pas, car les sigles, le plus souvent un [...] à différentes hauteurs, ont varié, brouillant les significations ; d'autres signes sont apparus. — *II* : *Les articulations de la parole*, d'après les grammairiens anciens très abondamment cités. En clair, avec Cic., *Or.*, 213 et s., héritier de toute une tradition : le *comma* est un membre de phrase, quelques mots ayant une unité syntaxique (3 à 8 syllabes) ; le *colon* a une unité de sens, mais la phrase est syntaxiquement incomplète (6 à 13 syll.) ; le *periodus*, unité syntaxique et sémantique, est ce que l'on peut prononcer d'un seul souffle (jusqu'à 24 syll.). L'A. donne de nombreux détails sur la poésie (rapports entre mètre et rythme) et la prose rythmée (*cursus* : quantités des syllabes et accents) : *concinnitas* et *numerus* de la période selon Cicéron (*Or.* et *de Or.*) ; les clausules métriques sont juste signalées. — *III* : *La colométrie*, longuement expliquée au point II, est maintenant réexaminée dans la perspective de sa visualisation, toujours dans l'Antiquité, sur le support écrit : près de deux cent cinquante pages pour citer les grammairiens anciens, mais aussi examiner les rares mss antiques (p. 263-264 et passim, si du moins la ponctuation est de la même époque) et, dans la ligne novatrice de E. O. WINGO (*Latin Punctuation in the Classical Age*, 1972), les inscriptions portant des signes de ponctuation. Envisager ici (p. 247-248) les mss médiévaux est très discutable. L'enseignement de *posituris* et de *distinctionibus* des grammairiens anciens est considérable ; avec une attention particulière aux nuances sémantiques, l'A. passe en revue à peu près tous les termes techniques, ajoutant le témoignage d'écrivains. Cic., *de Or.*, III, 173, mentionne des *librarium notae*. Sénèque, *Ep.*, 40, 11 : *nos etiam cum scribimus, interpungere adsueuimus*. Mais *interpungere* est-il synonyme de *distinguere* ? S'agit-il seulement d'une pause ou aussi d'un signe de ponctuation (p. 291-292) ? Cette dernière question court tout au long de ce point III. *Ita, -que, autem*, etc. n'avaient-ils pas valeur de ponctuation ? Enfin, une trentaine de pages, du plus grand intérêt pour l'amateur d'éditions anciennes, sur la ponctuation (latine surtout) au Moyen Âge, à la Renaissance et au-delà. L'A. y voit avec raison un héritage antique (les trois pauses), mais avec variantes et contradictions ; c'est seulement au XVIII^e siècle que la ponctuation s'unifie, sans réelle unanimité jusqu'à nos jours. — Les signes de

punctuation des Anciens sont un domaine assez négligé ; l'A., métricien, a su montrer tous les rapports qu'elle entretient avec le rythme (d'où la séparation des points II et III). Les grammairiens anciens se répétant, l'exposé aurait pu faire l'économie de nombreuses citations, d'où un effet de carrousel ; il y a trop peu de tableaux ; des index des termes techniques (au moins) manquent. Tel quel, ce livre, dont le titre devrait préciser qu'il s'agit du grec et du latin, rendra service : la punctuation fait partie de l'interprétation d'un texte. – B. STENUIT.

Barry B. POWELL, *Homer. Second edition* (Blackwell Introductions to the Classical World), Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2007, 15 x 23, XV + 240 p., br. £ 17.99 / US \$ 25.95, ISBN 1-4051-5325-3.

Par rapport à la première édition (2004), qui inaugurait la série d'*Introductions to the Classical World* de Blackwell, ce second *Homer* de Barry B. Powell comprend davantage de cartes et d'illustrations, une bibliographie mise à jour, un glossaire et un index plus développés ; certains chapitres ont été restructurés. À ces modifications mineures, toujours souhaitables dans une réédition, s'ajoutent d'autres révisions plus profondes : l'ajout d'une nouvelle section sur la réception ancienne d'Homère (chap. VII : « The Homer of Philosophers and Poets », p. 203-213), d'une nouvelle section sur les « Remnants of Oral Composition in Homer's Texts » (p. 43-45), d'un compte rendu sur l'état des découvertes récentes à Troie (« Homer and Archaeology », p. 72-81), d'un développement des propos sur l'oralité (« The Date of Homer's Texts », p. 45-53), et de quelques remarques additionnelles sur les qualités littéraires des poèmes (« Homer and Genre » et « Homer and Myth », p. 93-96). L'effort de synthèse est admirable, de même que la concision (y compris dans l'examen de l'historiographie récente), sans que l'A. renonce pour autant à énoncer ses propres vues, tantôt dans des mises au point magistrales, tantôt en mettant en relief à la fois les points saillants et les problèmes les plus disputés. — L'identification du destinataire est un élément essentiel pour cerner les qualités et les limites de ce petit livre qui se veut, d'après les dires de l'A., *a convenient introduction to the vast topic of Homeric studies* (p. xvi). Comme de juste, le destinataire est ciblé d'emblée : *people who are not in Classics, or who are just entering Classics* (p. xiv). On y adjoindra de nombreux spécialistes d'autres disciplines, perdus dans l'immense littérature secondaire sur Homère accumulée depuis des siècles, et surtout confrontés aux nombreuses controverses qui en ont résulté, à qui l'A. se propose d'expliquer *just where this progress has brought us* (p. xiv). La question *What do we really know about Homer ?* est abordée en un coup d'aile. — Le livre, presque dépourvu de notes de bas de page, survole d'abord l'arrière-plan des poèmes homériques, au gré des chapitres suivants : « The Philologist's Homer », « The Historian's Homer », « The Reader's Homer ». La concision des titres ne le cède en rien à la maîtrise de l'exposé, bien agencé et condensé. Le premier chapitre présente les étapes majeures des débats sur la « question homérique », depuis les Anciens, en passant par Friedrich A. Wolf, l'école analytique, Milman Parry et le courant de la néoanalyse. S'adressant aux non spécialistes, l'A. prend soin de définir brièvement les termes spécialisés, tels *boustrophédon*, *scholia*, *vulgata*, *wild lines*, *koinè*, *Homeridae*, *lexigraphy*, *semasiography*, scène-type, etc. Revenant sur quelques thèmes traités dans ses propres publications tout au long de ses recherches, il conclut sur certaines questions : il récuse la possibilité de rédactions différentes des poèmes, analyse l'influence exercée par les traditions littéraires orales du Proche-Orient, et interroge leur datation dans l'Eubée du VIII^e s. av. J.-C. Puis, le second chapitre traite des relations du monde homérique avec l'Âge historique du bronze (surtout avec l'événement de la guerre de Troie), avec l'émergence de la *πóλις* classique, les invasions doriennes, le rayonnement colonial, les courants artistiques et religieux d'origine orientale, notamment sémitiques, qu'on pense déceler dans le tissu épique des épopées. À la prémisse du travail (*We must understand Homer in the context of the greater and earlier world beyond*), répond une

conclusion réservée : *the more we learned about the Greek Bronze Age, however, the greater appeared the discrepancy between it and Homer's world* (p. 55). De plus, compte tenu de la volonté délibérée d'archaïser pour créer et entretenir la distance épique, *we can never get real 'history' out of the Homeric poems, but can learn what Greeks in the eighth century BC thought about the world and about themselves* (p. 83).

— Quant aux problèmes soulevés par l'intertextualité épique, biaisée par des comparaisons forcément limitées, ceux-ci restent encore difficiles à traiter, en dépit des emprunts, héritages et dépendances que les poèmes homériques devraient aux traditions littéraires voisines. Le troisième chapitre se veut un bref compagnon *narratologique* qui confronte les attributs de la réception orale des Anciens, précoce et assez intense (dont témoignent les scènes cultivées avec prédilection par les imagiers grecs), à la réception des Modernes, fondamentalement différente. En se proposant de définir le genre dans lequel s'insèrent les poèmes homériques et leurs rapports avec le mythe, l'analyse repose sur certains éléments littéraires : la structure (tripartite) et l'agencement (linéaire) des épisodes narratifs, la logique du récit, la beauté de l'expression et les valeurs morales et émotionnelles qui en ressortent. L'examen stylistique passe brièvement en revue, à l'aide d'exemples, les traits principaux qu'on décèle généralement à la lecture des poèmes homériques : leur style répétitif et formulaire, relevant de la tradition orale, l'appel aux formules circulaires de composition, le goût particulier pour les descriptions des décors, pour les catalogues, pour les parenthèses digressives emplies de comparaisons soigneusement élaborées ou, au contraire, la méfiance homérique envers les suspens. — Ces traits seront mieux mis en relief tout au long de la lecture suivie des poèmes, dans la deuxième partie de l'ouvrage (chap. IV et V). Ici, l'A. suit le fil narratif et, par souci de faciliter la compréhension, divise les poèmes en unités narratives qu'il munit de titres suggestifs. Fin connaisseur, il sait bien que le lecteur moderne, absorbé dans le flux narratif, perd le sens du temps et de l'espace. Par souci de cohérence, il le ramène toujours au point de départ – le prologue, qui structure l'économie narrative, car, sans l'intrigue qu'expose le prologue, il n'y aurait plus de récit... Tout au long de son cheminement, l'A. se sert de plusieurs moyens « didactiques » : définitions de certains termes grecs spécifiques, tels *αοιδός*, *γέρας*, *τιμή*, *βασιλεύς*, *κλέος*, *ξενία*, *ἄτη*, etc. (cf. index et glossaire), observations saisissantes de nature narratologique ou relatives à la mentalité héroïque (par exemple, *it is incongruous for heroes to prefer home to war* [p. 109], *the hero does the killing and he gets the credit* [à propos de l'équation entre *τιμή*, *ἀριστεία* et *κλέος*, p. 111 et 116], *great wars need great oppositis* [p. 113]) ou aux tactiques de guerre (*in Homeric fighting the first throw is never successful* [p. 117]), brefs renseignements d'histoire et de géographie anciennes. Fidèles au principe d'un *companion*, les plaisanteries et les commentaires provocateurs fustigent les incohérences narratives ou certains épisodes anecdotiques ou licencieux. Ce ton légèrement amusé, appelant souvent aux comparaisons cinématographiques et aux effets visuels des scènes décrites, est propre à adoucir les réactions de lecteurs spécialisés, pour lesquels une telle présentation du contenu des poèmes pourrait passer aisément comme simpliste, inappropriée ou inadéquate. — En guise de bilan, le chapitre « Conclusions and Summary : Homer's Complementary Poems » fait le point sur les ressemblances et les différences entre les deux poèmes homériques, développées de-ci de-là à travers leurs lectures suivies. Si, jusqu'ici, le lecteur avait été averti que *everything about the Odyssey is different from the Iliad* (p. 151), le bilan penche plutôt vers leur complémentarité puisque, « *truly*, [les deux poèmes] *form a sort of whole* ». Une telle solution apaisante, voire ataraxique, provient surtout de la comparaison amorcée sur le seul registre des valeurs traditionnelles (et non moins générales) de la vie humaine que les deux poèmes mettent en relief, chacun à sa manière. En somme, Homère nous offrirait dans ces deux poèmes *an integrated vision of human life*. Une fois les disparités dissoutes et la vision universelle d'Homère posée, on peut survoler l'intense influence qu'il a si longtemps exercée : sur les philosophes (depuis les commentaires sarcastiques de Xénophane jusqu'à la « réhabilitation » d'Homère grâce aux commentaires de nature allégorique promus par Zénon), sur les poètes post-homériques (les poèmes cycliques, la poésie pindarique, les *Argonautiques*

d'Apollonios servent principalement de miroir) ou en Italie (depuis le VIII^e s. av. J.-C. et les représentations figuratives de scènes homériques dans l'art étrusque et romain, en passant par Livius Andronicus et jusqu'à Virgile et Lucain). — Un livre introductif à destination explicitement didactique ne saurait se passer d'une utile et riche section de « Further Readings », annotée de courts commentaires. Les titres sont de langue anglaise et couvrent en entier le registre des questions homériques. On ne déplore que la pauvreté des références liées à l'arrière-plan religieux : sous la rubrique « Religion », la plus courte, seuls deux livres de W. BURKERT (*Greek Religion* et *Structure and History of Greek Mythology and Ritual*) et la monographie de J. GRIFFIN, *Homer on Life and Death* sont mentionnés. Certes, un tel guide bibliographique ne pouvait être que très sélectif, misant sur l'inévitable chevauchement des commentaires et interprétations à travers la masse gigantesque (et éclectique) des études homériques.

G. CURSARU.

Jacqueline de Romilly de l'Académie française raconte L'Orestie d'Eschyle (La mémoire des œuvres), Paris, Bayard, 2006, 14 x 20.5, 118 p., br. EUR 14.50, ISBN 2-227-47600-1.

C'est sous l'angle de la trilogie qu'il faut aborder chacune des trois pièces, *Agamemnon*, *Les Choéphores*, *Les Euménides*, car elles ont été présentées à Athènes, en 458, comme un ensemble et c'est ainsi qu'elles ont leur véritable sens. *L'Orestie* garde le souvenir des guerres médiques (490 et 480) auxquelles Eschyle a dû participer. — *Agamemnon*. La pièce est racontée avec l'élan et l'admiration de l'A. pour certaines scènes – comme les menaces qui pèsent sur Agamemnon dès le début. Eschyle est « un poète de l'irrationnel du cœur, lié au sentiment du sacré [...] » ; « la terreur est comme personnifiée [...] une impression qui est là, qui vit, qui vole [...] » (p. 29). La tragédie d'*Agamemnon*, malgré le meurtre de Clytemnestre, n'apporte aucune solution, « elle appelle une suite, [...] une façon de juger ces violences et d'y mettre fin [...], ce sera la tâche des tragédies suivantes » (p. 31-32). Suivent des réflexions sur la pensée d'Eschyle par rapport au sacrifice d'Iphigénie, au sens de la guerre, au poids du passé. — *Les Choéphores*. Ici, tout prépare et encourage le meurtre de Clytemnestre par son fils Oreste. L'A. présente quelques thèmes, comme la montée vers la vengeance, où Oreste apparaît obéissant à un ordre divin, originalité d'Eschyle en comparaison avec l'*Électre* d'Euripide. L'A. s'arrête ensuite un moment sur le lyrisme dans l'*Orestie*, en attendant *Les Euménides*. Certains passages, dans les parties chantées, ont un relief extraordinaire par rapport à tout le reste. Cette force tient « à la présence [...] du sacré, des dieux et des rites » (p. 73). Le relief que prendront les Érynies n'en sera que plus vivant, elles seront le chœur où le lyrisme d'Eschyle pourra s'épanouir. — *Les Euménides*. Dans les phases successives, apparaissent le heurt à Delphes, l'arrivée à Athènes, le procès et la scène de persuasion des Érynies par Athéna. Le texte insiste sur l'opposition entre les anciennes et les nouvelles divinités : à une justice automatique, fait place une justice entourée de précaution. Les Érynies deviendront à Athènes *Les Euménides*. Athéna a adopté le point de vue des Érynies selon lequel il faut que la justice inspire le respect et la crainte, pour retenir « les gens loin des fautes et des crimes » (p. 100). C'est par l'importance donnée à l'Aréopage que se termine la trilogie. Ce Conseil, réformé en 461, deviendra le tribunal pour les crimes de sang et ne se mêlera plus de politique. — En conclusion, l'A. s'arrête sur la violence dans *L'Orestie*. Eschyle s'est opposé avec force aux diverses formes de violence. Comme il pourrait être actuel ! Encore un petit bijou littéraire, fait d'une immense culture et d'une admiration sans bornes pour la Grèce antique, qui n'a pas fini de nous livrer un message, grâce aux talents d'une helléniste de renom. — M. HAVELANGE.

Diane CUNY, *Une leçon de vie. Les réflexions générales dans le théâtre de Sophocle* (Collection d'Études anciennes. Série grecque, 133), Paris,

« Les Belles Lettres », 2007, 16 x 24, 419 p., br. EUR 33, ISBN 2-251-32662-6.

Pourquoi étudier les auteurs anciens ? Qu'ont-ils à nous dire après deux mille ans ? C'est ce que demande Diane Cuny, en présentant son livre issu d'une thèse défendue en 2002 à l'École normale supérieure. Parce que, répond-elle, ils abordent beaucoup de questions existentielles que nous nous posons encore : comment donner un sens à la vie ? pourquoi le malheur et l'injustice ? comment se comporter dans l'adversité ? Sophocle s'est posé ces questions et a mis en scène des héros qui font honneur à l'humanité en offrant aux spectateurs des leçons de vie d'une grande noblesse. Les *Réflexions générales*, thème de cet ouvrage, se trouvent de façon privilégiée formulées par les chœurs, personnages collectifs, qui commentent l'action des tragédies et énoncent des lieux communs de sagesse antique ; elles figurent aussi dans les récits de messagers, quand ils tirent les leçons d'une infortune et servent parfois de support à l'argumentation. Aujourd'hui, ces « réflexions générales », remarque l'A., étonnent, déroutent ou gênent par leur caractère moralisateur ; elles semblent aussi retarder l'action. — Ce type de réflexions a pris naissance au VII^e s., chez Hésiode et dans la poésie gnomique ; il se développe au VI^e s. chez Théognis et Phocylide ; il perdure chez Thucydide, désireux de tirer les lois générales de l'histoire. Sophocle se situe dans ce courant, en y ajoutant l'influence des sophistes et de la rhétorique de son temps. En 1910, Eug. Wolff estimait que ce type de réflexions générales chez Sophocle servait surtout à caractériser la psychologie des personnages et à faire monter la tension dramatique. Vers 1990, J. de Romilly voyait plutôt ces réflexions, chez Eschyle et Euripide, comme un élan vers l'universel. — Diane Cuny a décidé de centrer son étude sur Sophocle, qu'elle jugeait trop négligé sur ce point. Elle relève chez lui deux cent soixante-deux « réflexions générales », comprenant huit cent vingt et un vers, soit huit pour cent de son œuvre connue (vingt pour cent dans *Antigone*), ce qui est assez exceptionnel dans le théâtre grec. — La double fonction, argumentative et didactique, des « réflexions générales » bénéficie de l'intérêt nouveau des linguistes qui les analysent plus finement que par le passé. Dans cette catégorie, les « maximes » constituent une classe à part ; elles sont en effet brèves, concises, avec une syntaxe particulière, des figures de style plus concentrées et une portée pratique. Il existe une certaine variété dans les réflexions générales, mais elles procèdent toutes d'un mouvement de généralisation, précise Diane Cuny, pour dégager la part d'universel que comporte le drame. — Dans son ouvrage, l'A. examine d'abord les caractéristiques syntaxiques et stylistiques des réflexions générales, puis leur situation dans la tragédie et les thèmes abordés ; dans la seconde partie, elle étudie leur situation dans le contexte dramatique : personnages qui les énoncent et situations où elles interviennent, pour comprendre la stratégie de ceux qui les emploient. La troisième partie analyse leur portée didactique. Diane Cuny entend montrer qu'elles sont les moteurs didactiques du théâtre de Sophocle. Pour conclure, l'A. écrit que chaque tragédie de Sophocle renvoie les spectateurs à eux-mêmes, à leur manière d'agir et aux buts qu'ils poursuivent. Loin d'avoir toutes la même valeur, certaines réflexions générales sont même à rejeter, car il faut tenir compte des personnes et du contexte. Les vérités apparaissent progressivement, et surtout dans le message final proposé par le chœur. Elles invitent à réfléchir à l'écart existant entre les principes énoncés et les décisions prises. Créon, par exemple, a des principes politiques louables, mais oublie de les subordonner aux principes religieux et simplement humains (ce qui est la thèse d'*Antigone*). — La complexité des personnages de Sophocle est celle de la vie elle-même. Presque toutes ses réflexions générales s'adressent à l'homme comme tel. Le châtement de la démesure et de l'impiété invite l'auditeur à développer des vertus utiles pour la vie en commun : sagesse, justice, piété. En somme, la vraie leçon des réflexions générales chez Sophocle paraît être la précarité de la vie humaine et l'inconstance des situations. C'est pourquoi il privilégie les retournements de fortune et le passage du bonheur au malheur, ce qui suscite chez le spectateur crainte et piété. Il rappelle combien le bonheur est fragile, mais cette précarité même fait la grandeur de l'homme agissant au nom d'un idéal, et cela éveille

l'admiration du public pour ses héros de tragédie. — On saura gré à l'A. d'avoir su traiter avec profondeur un sujet qui, de prime abord, paraissait assez aride. - B.C.

Pietro MAGNO, *Platone. Padre del pensiero occidentale. Antologia sistematica degli scritti* (Sapientia, 11), Fasano di Brindisi, Schena Editore, 2006, 14 x 21, 128 p., br., ISBN 88-8229-616-4.

Critique littéraire et philosophique, P. Magno a publié une impressionnante quantité d'ouvrages sur les littératures italienne, latine et grecque. C'est lui qui dirige la présente collection, et le fait qu'il se soit réservé Platon témoigne de son admiration pour ce penseur génial, *père de la philosophie occidentale*. Cette anthologie de Platon regroupe soixante-cinq courts extraits et vise deux objectifs : présenter un choix systématique de textes sur la pensée globale du philosophe et montrer comment celui-ci a ouvert une route à la pensée de l'Occident, adoptant des positions audacieuses qui nous interpellent encore aujourd'hui. — P. Magno a systématisé son exposé en choisissant neuf thèmes de la pensée platonicienne : l'art, le langage, la nature, la famille, la morale, la politique, l'amour, l'immortalité de l'âme et la doctrine des Idées. Il n'est évidemment pas question d'une étude tant soit peu complète ; ce sont des coups de sonde, la mise en valeur de quelques textes fameux. Chaque extrait est précédé d'une introduction, pour le situer dans son contexte, et suivi de réflexions avec, de temps en temps, des remarques inspirées à l'auteur par ces textes. Pour ces extraits, P. Magno a choisi le moment culminant du raisonnement, en veillant à ce qu'ils soient compréhensibles par eux-mêmes (après, évidemment, la lecture des introductions qui les accompagnent). Depuis l'Antiquité, on a regroupé les œuvres authentiques de Platon en neuf tétralogies et admis trois grandes étapes dans l'évolution de sa pensée : la défense de la pensée de son maître, Socrate, la pleine maturité avec l'originalité de sa pensée, et enfin une réélaboration de sa pensée (ou ses prolongements audacieux ?). P.M. a respecté ces données et la chronologie attribuée aux dialogues. Il a lui-même traduit les extraits choisis en s'efforçant de coller étroitement aux textes. Le texte adopté est généralement celui de Burnet (1900-1905), retouché dans les éditions successives. En appendice, Magno donne le texte grec de cinquante des soixante-cinq extraits utilisés dans les exposés. — Tout choix est discutable. Celui-ci se veut sans prétention et offre, somme toute, une assez bonne introduction à Platon pour ceux qui ne connaissent pas ce génie éveillé par Socrate et qui a lui-même engendré l'autre génie que fut Aristote, son élève pendant vingt ans. - B. C.

Michael PASCHALIS, Stavros FRANGOULIDIS, Stephen HARRISON, Maaïke ZIMMERMAN (éd.), *The Greek and the Roman Novel. Parallel Readings* (Ancient Narrative Supplementum, 8), Groningen, Barkhuis and Groningen University Library, 2007, 17.5 x 24.5, XX + 307 p., rel., ISBN 978-90-77922-279.

Déjà, dans le roman ancien, l'étude des origines et de la chronologie, de la place des femmes et du lecteur a favorisé des regards croisés entre mondes hellénique et latin. Mais ici, c'est une mise en parallèle globale des romans grecs et romains qui est entreprise. Entremêler sans cesse les textes est l'objectif primordial des auteurs de ces *Parallel readings*, qui ont mis à l'épreuve les poncifs sur le roman, ses spécificités « nationales » supposées, et adouci *a sharp distinction between the Greek idealistic and the Roman comic-realistic novel* (p. IX). — Un premier groupe d'analyses dites « générales » est placé en ouverture, le deuxième ensemble s'est constitué autour de Pétrone, un troisième autour d'Apulée. Dans la première partie (« General »), Jean Alvares voit comment les personnages de roman s'accommodent des données politiques de l'heure. Gareth Schmeling s'intéresse à l'échec comme moteur narratif essentiel, aussi bien chez les Grecs que chez les Romains. Consuelo Ruiz-Montero fixe son attention sur la magie, Niall W. Slater sur le dialogue avec les morts,

Michael Paschalis sur le *Roman d'Alexandre* selon ses versions grecques et latines. — Par la suite, l'écheveau des influences et des échanges entre auteurs de l'Antiquité est débrouillé, en partant du roman de Pétrone (deuxième partie) : John Morgan l'utilise pour parler d'Achille Tatius, Ewen Bowie fait de même pour Antoine Diogène. Ken Dowden se consacre à la longueur des phrases de Pétrone, en comparaison avec quelques écrivains anciens, et – après bien d'autres – Andrew Laird reprend la question des origines du *Satyricon*, dont on a souvent cherché à désigner l'inspiration grecque. — Puis, dans un troisième temps, Apulée est le centre de gravité de sept articles où les lectures parallèles sont encore la règle, qu'il soit question d'accès à la connaissance (Romain Brethes), des *Métamorphoses* comme genre (Stavros Frangoulidis), de la religion dans le récit (Stephen Harrison), des échos de l'Athènes classique à travers les résurgences du mythe de Phèdre (Steven D. Smith). Plus loin, Apulée et ses pairs continuent d'être disséqués en détail par Kirk Freudenburg (« Leering for the Plot : Visual Curiosity in Apuleius and Others »), Ellen Finkelpearl (« Apuleius, the *Onos*, and Rome »), Maaïke Zimmerman (« Aesop, the '*Onos*', *The Golden Ass*, and a Hidden Treasure »). — Les intervenants viennent tous des *classics*, l'enquête littéraire passe donc avant les considérations sur le contexte historique, si bien qu'Encolpe semble davantage vivre dans l'intertextualité que dans l'Italie du I^{er} siècle apr. J.-C. (p. 113) : « le temps de l'aventure », à défaut de renvoyer à une datation, est d'abord une référence à Bakhtine. — Cela dit, tous ont ici le mérite de montrer les traits communs des romans grecs et romains, de manière à faire entendre le long terme d'une forme plusieurs fois repensée, déconstruite, enrichie. Ces romans qui ont un même air de famille sont souvent l'occasion de renversements dont la signification politique n'est pas neutre : avec *Chéréas et Callirhoé* par exemple, les Grecs reprennent le pouvoir, la domination romaine est – dans l'espace du livre – mise entre parenthèses. Les romans font aussi parcourir en tous sens la Méditerranée gréco-romaine, leur géographie est rarement anodine : il y a des lieux enchantés (Égypte, Éthiopie), des villes qui disent l'histoire et le présent des Grecs et des Romains (Corinthe de l'*Âne d'or*) ou rappellent l'itinéraire de l'auteur (Sidon d'Achille Tatius). Puis la superposition dans l'Antiquité de toutes les strates culturelles se dévoile : Pétrone se souvient de Virgile, Héliodore retrouve Homère et *Callirhoé* reçoit une coloration platonicienne. Le roman peut bien alors devenir le terrain de jeu de lecteurs avertis, détenteurs d'une *paidéia* grecque et romaine à la fois. – Sarah REY.

William DOMINIK, Jon HALL (éd.), *A Companion to Roman Rhetoric* (Blackwell Companions to the Ancient World), Oxford, Blackwell, 2007, 18 x 25.5, XIX + 523 p., rel. £ 85 / US \$ 149.95, ISBN 1-4051-2091-6.

I^{ère} partie. La rhétorique dans la critique moderne ; inévitable R. Barthes et son ancienne rhétorique, plus jeune que lui (en fait et définitivement, si on lit les premières pages de M. FUMAROLI [éd.], *Hist. de la rhétor. dans l'Europe moderne [1450-1950]*, Paris, 1999), mais il y a des choses plus consistantes dans cet article de J. Dugan, tel le survol de la rhétorique, partie intégrante de la culture latine. Les autres chap. décrivent l'origine et le développement de cette rhétorique. *II^e partie. Une analyse sociologique de la rhétorique* (les poncifs de légitimation des élites et de reproduction des inégalités sociales) qui permet à A. Corbeill de masquer à nouveau le souci du bien commun qu'ont eu, à des degrés divers, les élites ; les relations entre éloquence et pouvoir, essentiellement masculin, d'où *the rhetoric of gender* pour J. Connolly, simplement *fashionable* ; les panégyriques, genre suspect dès l'Antiquité, mais révélateur des réalités politiques et culturelles (R. Rees). *III^e partie. L'apprentissage de la rhétorique, manuels, techniques de l'élocutio*. Une demi-page pour les clauses, une seule référence (Zieliński, 1914), nulle entrée dans l'index général ; le plan du discours et la période oratoire sont absents, mais il y a des pages intéressantes sur la mémorisation (J. P. Small), l'esprit et l'humour, l'oralité du discours (registre vocal, gestes, effets spéciaux), là où nous privilégions l'aspect

littéraire. *IV^e partie. Galerie des rhéteurs et orateurs*, connus et moins connus, sans négliger la Seconde Sophistique, mais du Ps. Quintilien (l'index range les *Decl.* sous Quint.), de la Troisième Sophistique et des Pères de l'Église, il est question *cursum* ; par contre, panorama du Moyen Âge et de la Renaissance ; insistance très opportune (W. M. Bloomen) sur l'utilité sociale et juridique des déclamations. *V^e partie. L'influence, parfois contestée, de la rhétorique sur la littérature*, exemples à l'appui. Un gros livre de trente et un collaborateurs, qui ne fait pas tout le tour de la question, mais contient quelques études fouillées. – B. STENUIT.

Fragments of Roman Poetry c. 60 BC - AD 20. Edited with Introduction, Translation, and Commentary by Adrian S. HOLLIS, Oxford, University Press, 2007, 16.5 x 24, XVIII + 440 p., rel. £ 80, ISBN 0-19-814698-1.

L'introduction est concise, rappelant qui étaient les *poetae noui*, leurs patrons, les pseudonymes des amantes, etc., avec des précisions sur les débuts de l'oubli des vingt-huit poètes connus par des test. et des fgt, auxquels il faut ajouter vingt-huit fgt anonymes et quarante-quatre poètes attestés, sans plus. Chaque test. et, avec apparat critique, chaque fgt est traduit ; vient le texte (souvent d'un grammairien) introduisant le fgt ; le commentaire est d'une richesse digne de la meilleure tradition philologique : précisions sur l'auteur, place du fgt dans l'ensemble d'une œuvre (surtout quand il s'agit de mythologie), remarques stylistiques et métriques, nombreux textes parallèles et critique textuelle. L'A. signale divergences de la tradition, conjectures (depuis les humanistes) et corrige lui-même. Fgt 6 = Cinna (fgt) 1 M(orel, 1927), Bl(änsdorf, 1995) : corr. de *Cadmi* en *Cadmo*, pour le sens. Fgt 10 = Cinna 6 Bl. : corr. *et en te*, pour le style. Fgt 43A = Egnatius 2 M., Bl. : l'A. corrigerait volontiers en *aethram* la *crux* maintenue *altis* (*concedens* ayant besoin d'un COD). Fgt 78 = Bibaculus 13 M., Bl. : l'A. suggère de corr. *dictorum* en *factorum*. Fgt 112, 1 = Varro Atacinus 16 M., 13 Bl. : corr. *at en ut* (cf. *sic* 3). Fgt 150, 7 = Varius Rufus 4 M., Bl. : suggestion de corr. la *crux* maintenue *perdita* en *scrupea*. Fgt 174, 5-6 = Domitius Marsus 1 M., Bl. : la *crux concubium / nouit* disparaît avec la corr. *concombere fratri / non uult* ; trad. : (*alterius mulier*) « *refused to sleep with her brother-in-law* ». Fgt 185, 4 = Mécène 2 M., Bl. : corr. *tinica* en *Thynia*. Fgt 214 = Cornelius Severus 8 M., Bl. : suggère de corr. la *crux therua* en *tertia* (adv., avec synzèse ; plutôt *tertio* ?). Fgt 228, 2 = Albinovanus Pedo 1 M., Bl. : le commentaire (et non l'a.c. !) donne la conjecture de Nisbet *quaerunt* (au lieu de *quidem*, contamination de *pridem* 1), « *look in vain* ». Quant au fgt (n° 145) de Gallus sur le papyrus de Qasr Ibrim, la l. 9, malgré de gros efforts, n'est toujours pas élucidée et, sur les rapports stylistiques avec Properce, on ajoutera maintenant F. CAIRNS, *Sextus Propertius. The Augustan Elegist*, Cambridge, 2006. Le commentaire de ces *FRP*, fouillé, dans la meilleure ligne d'un Nisbet, maître de l'A., met remarquablement en valeur ces dépouilles, même réduites à quelques mots, de quoi réjouir les mânes d'un Bardou (...inconnu dans la bibliographie). – B. STENUIT.

Nicole Méthy, *Les lettres de Pline le Jeune. Une représentation de l'homme* (Roma Antiqua), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, 16 x 24, 489 p., br. EUR 31, ISBN 2-84050-518-5.

Issu d'une *Habilitation à diriger des recherches* soutenue à l'Université Paris-Sorbonne, l'ouvrage de Nicole Méthy analyse la correspondance de Pline le Jeune d'un point de vue synchronique et anthropologique, c'est-à-dire que les lettres sont envisagées comme une totalité autonome. La méthode de Nicole Méthy se fonde, en conséquence, sur l'autonomie de l'œuvre écrite : « envisager l'œuvre en tant que telle sans chercher à mesurer un éventuel degré de conformité à une norme extérieure et sans introduire de jugement de valeur » (p. 11). Cette méthode lui permet de signaler,

chez Pline le Jeune, l'unité immanente de la correspondance, qui est la représentation de l'homme. Le modèle de « l'honnête homme » qui se dégage des lettres – et cela est l'apport de la recherche de Nicole Méthy – n'existe que littérairement et ne doit être confondu ni avec l'épistolier, ni avec une figure particulière. — Le livre se divise en trois parties. La première partie analyse les phrases décrivant l'homme et les personnages qu'on retrouve dans les lettres du point de vue de l'honnêteté, leitmotiv des lettres. Il faut donc d'abord se demander comment Pline définit l'honnêteté. L'épistolier caractérise l'*honestas* (ou le caractère de l'honnête homme) comme étant la conscience morale (p. 35) et aussi « une position fondée sur le mérite » (p. 39). Mais ces deux définitions comportent une constante, à savoir le lien de l'*honestas* à la vertu morale (p. 52). Cette vertu, comme le dit l'A., représente les valeurs de la bourgeoisie italienne plutôt que celles de la haute société romaine, pénétrée de stoïcisme (p. 161). À travers la deuxième partie du livre, l'A. recherche, dans la pensée de Pline, dans ses idées, un nouveau modèle de l'homme. Au fil des pages, Nicole Méthy examine les personnages de la correspondance plinienne, pour cerner quelques qualités humaines. Cette partie du livre ne conteste pas que, dans les lettres, l'individu est d'abord Pline lui-même. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire à première vue, « il s'agit moins de l'homme réel que d'un personnage littéraire recomposé et idéalisé » (p. 317). Finalement, la troisième partie s'intéresse aux *studia* (« travail de l'esprit », « activité intellectuelle »), dont Pline parle pour démontrer la supériorité de l'esprit, sans toutefois nier les restrictions que la vie impose. Même si Pline accepte la thèse selon laquelle la littérature confère l'immortalité, il cherche dans l'écriture la réalisation de son propre épanouissement, qui s'accomplit dans la vie à la campagne. Mais cet idéal reste un vœu irréalisable à cause des circonstances extérieures. — La force de l'ouvrage de Nicole Méthy est d'avoir utilisé, dans sa recherche sur la représentation de l'homme chez Pline le Jeune, la correspondance complète. La conclusion principale en est que la conception de l'honnête homme ne représente pas le locuteur du discours mais un modèle textuel ou littéraire. Nicole Méthy s'intéresse peu (et peut-être pas suffisamment, à notre avis) aux liens qu'entretient l'« honnête homme » de Pline avec la conception de l'honnêteté (*χρηστότης*) dans la pensée de la Grèce antique, telle qu'on la retrouve chez Platon (même si celui-ci n'est cité qu'une seule fois dans toute la correspondance : *Ep.*, I, 10, 5), Aristote ou chez les épicuriens. On déplorera le fait que le livre ne comporte ni index thématique ni index des noms propres qui auraient pu faciliter la lecture et la recherche. — A. ΜΗΘΑΙ.

Pascale Fleury, *Lectures de Fronton. Un rhéteur latin à l'époque de la Seconde Sophistique* (Études anciennes, 64), Paris, « Les Belles Lettres », 2006, 16 x 24, IX + 375 p., br. EUR 45, ISBN 2-251-32661-8.

De Fronton, avocat talentueux et rhéteur très écouté, un des seuls représentants latins de la seconde sophistique, ne nous sont paradoxalement parvenues à peu près que les lettres, traduites par l'A. en 2003. Elle fixe le cadre épistolaire, qui semble assez mal convenir à Fronton, et relève quelques traits marquants : les préceptes rhétoriques, par exemple, se mêlent à l'expression assez intense de sentiments affectueux envers Marc Aurèle. Les différents chapitres s'attachent à quelques aspects de la correspondance : l'image (ton persuasif du langage métaphorique), les consolations (expression de sentiments forts malgré les conventions), l'orateur en action (métaphore de la trompette appliquée à Marc Aurèle ; les genres épideictique, délibératif et judiciaire ont des échos dans les lettres), l'histoire (la lutte contre les Parthes : éloges et exhortations), l'éloge dit paradoxal ou sophistique (avec une dimension persuasive), les lettres en grec (l'*Éroticos*, au croisement des influences narrative, rhétorique, philosophique...). On devrait se réjouir d'études sérieuses sur Fronton, dégagées de jugements sévères et surtout hâtifs. Ici, l'A., à côté de problèmes de forme (« aucune indications », p. 206 et ailleurs ; « à proprement parlé », p. 13 ; « en plus d'être », p. 32 ; « mais » doit être ajouté, pour le sens, devant « un procédé »,

p. 7, 3^e l. ; etc.), a tendance à enfermer les lettres de Fronton dans un cadre traditionnel et théorique, tout en reconnaissant d'emblée qu'il ne convient guère ; mieux vaut alors (et l'on gagnera en concision, déficiente) partir des textes commentés et bien édités (les travaux de Van den Hout, 1954, 1988, 1999, etc. sont dépassés, basés sur des collations à refaire) : le 1^{er} volume d'A. Peri (Cassino, 2004) va dans le bon sens ; en matière de synthèse sur Fronton, on en est encore aux balbutiements. Un dernier point, particulier : Fronton était opposé à la philosophie, qu'il n'ignorait pas : ce problème est signalé tôt, mais radicalement (p. 25, n. 25), pour être nuancé par la suite (p. 79, 90 et s.) : la rhétorique structure le monde, Fronton a une « philosophie de la rhétorique » (p. 327) ; c'est dans la ligne d'Isocrate... – B. STENUIT.

Rutilius Namatianus. Sur son retour. Nouvelle édition. Texte établi et traduit par Étienne WOLFF, avec la collaboration de Serge LANCEL et de Joëlle SOLER (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2007, 13 x 19, XCIX + 118 p., br. EUR 29, ISBN 2-251-01447-0.

Tout ce que nous savons de Rutilius Namatianus provient de son œuvre. D'origine gauloise, il est né vers 370, dans une famille de grands propriétaires de Narbonnaise. Il semble avoir étudié à Rome et avoir ignoré le grec. Il devint haut fonctionnaire à Rome, comme son père Lachanius, puis, vers 412, maître des offices, c'est-à-dire chargé de la police, des affaires étrangères et de la garde impériale ; comme tel, il faisait partie du Conseil impérial et il fut en outre préfet de Rome pendant quelques mois. En 417, il revint en Gaule, sans en expliquer les motifs, avant d'écrire ce poème érudit. — Un de ses modèles est l'Ovide exilé, auteur des *Tristes*, racontant son voyage d'exil en Roumanie. Rutilius était un païen de tendance « hénéothéiste », admettant un dieu suprême dominant tous les dieux. On voit ainsi qu'au début du V^e s., un païen pouvait encore faire une belle carrière politique, même si, depuis 392, la majorité du Sénat était devenue chrétienne, et malgré l'édit de Théodose (380) qui faisait du christianisme une religion d'État. Somme toute, il est étonnant que, dans son poème, Rutilius ose s'en prendre violemment aux moines et au christianisme (« secte empoisonnée »), lequel aurait contribué au déclin de Rome par ses tendances centrifuges. Rutilius condamne le mode de vie asocial des moines « qui se rendent malheureux par peur de le devenir ». En philosophie, il penche pour un stoïcisme éclectique teinté de néoplatonisme. — Parmi sa proche famille, il n'évoque que son père, qui fut consulaire d'Étrurie et d'Ombrie, comte des largesses sacrées, questeur du Palais et préfet de Rome. Il mentionne plusieurs parents et amis, tous hauts fonctionnaires, mais ne cite aucune femme. Nous sommes à l'époque des grandes invasions, et Rutilius raconte que certains de ses amis ont été contraints de fuir le Sud de la Gaule devant l'arrivée des Wisigoths. Il reproche à Stilicon, général romain d'origine vandale, d'avoir abandonné Rome aux barbares d'Alaric en 410. En somme, Rutilius est un bon représentant de l'aristocratie païenne du Bas-Empire, fière de la grandeur romaine et figée dans une réaction entêtée et finalement égoïste. Le poète s'inscrit dans la floraison littéraire des IV^e-V^e s., qui produisit Paulin de Nole, Sulpice Sévère, Eucher de Lyon, Prosper d'Aquitaine, etc. Il vécut à une époque de mutations profondes et de bouleversements violents qu'il n'a pas compris et auxquels il a répondu de façon réactionnaire. — Du poème de Rutilius, nous n'avons conservé en entier que le premier des deux livres (moins les deux premiers vers ?) et soixante-huit vers du livre II. Toutefois, en 1973, on a repéré dans la bibliothèque universitaire de Turin deux passages mutilés, écrits sur un lambeau de parchemin remployé provenant probablement du ms écrit en 1493 à l'abbaye de Bobbio (au Sud de Milan) et perdu ensuite. On y apprend que le voyage ne s'arrêtait pas à Luna, près de La Spezia, et que l'année du voyage était 417. — Ce poème est le récit, à la première personne, d'une navigation côtière peu fidèle à la réalité ; c'est une œuvre d'art comprenant un bon nombre de déformations de la vérité historique. Il constitue une sorte de trame qui permet des développements sur Rome, l'Italie, les parents, avec des attaques contre

les Lépides, les juifs, les moines, les fonctionnaires pilliers du trésor public, Stilicon, etc. C'est surtout l'inquiétude au sujet de l'avenir de Rome qui le fait écrire : le genre littéraire du « voyage » est utilisé pour dire beaucoup d'autres choses, à la façon de l'*Énéide*. Il adopte la voie maritime parce que la voie terrestre (*via Aurelia*) était peu praticable en automne et en partie détruite par les Wisigoths. Voyageant avec quelques amis, il loge chaque soir à terre. — Le livre I (qui s'achève à Pise) fait l'éloge de Rome et le livre II celui de l'Italie. Beaucoup de ports sont ensablés. Rutilius varie grandement les épisodes et aime les contrastes : il oppose les fêtes d'Osiris aux « grognements » des Juifs, les forces de vie du paganisme aux forces de mort du christianisme, etc. Il glorifie Rome, malgré son saccage par les Vandales, car elle fut rapidement « restaurée », dit-il. Il l'assimile au monde, car elle a facilement absorbé les peuples vaincus. Dans sa description de Rome, il ignore superbement les quatre grandes basiliques chrétiennes. Son œuvre est une méditation historique et une affirmation idéologique de l'aristocratie païenne. Il varie l'intérêt par des digressions, des formes gnomoniques, des descriptions brèves et pittoresques. Il aime aussi la concision. Son poème reste classique et copie le modèle du distique élégiaque d'Ovide. — On avait perdu la trace de son œuvre. En 1493, un texte incomplet fut retrouvé dans la bibliothèque de Bobbio, dont une copie aboutit à Rome. Le ms « original », volé en 1706, parvient en Savoie avant de disparaître à nouveau. On en retrouvera ensuite des copies à Vienne et à Rome. En 1520, à Bologne, G. B. Pio donna une édition du texte, mais en le retouchant fortement. Le ms romain, qui date d'environ 1530, contient aussi beaucoup de fautes de copie ; il sera publié en 1920. Une autre édition avait paru à Venise en 1558 et fut rééditée à Paris en 1588. — Tous les mss dérivent de celui de Bobbio et s'arrêtent à II, 68, en reproduisant beaucoup de fautes identiques. Cette édition reprend l'édition Vessereau et Préchac (1961), en y incluant les fragments découverts en 1973 et les apports ultérieurs de la critique ; elle tient compte, comme il se doit, de la monumentale édition d'E. Doblhofer (1972) et de la modeste édition annotée et commentée d'A. Fo (1992). La nouvelle traduction « tente de mieux rendre l'élégance de ce texte dense et difficile ». — B. C.

HISTOIRE

Catherine WOLFF (éd.), *Les exclus dans l'Antiquité*. Actes du colloque organisé à Lyon les 23-24 septembre 2004 (CEROR. Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines, n. s. 29), Lyon, De Boccard, 2007, 21 x 30, 284 p., br., ISBN 978-2-904974-31-1.

Peut-on poser des questions modernes aux sources anciennes ? Chaque participant du colloque de Lyon (23-24 septembre 2004) l'a parié, en s'intéressant aux exclus dans l'Antiquité grecque et romaine : en cherchant à savoir qui ils étaient, qui les « excluait », et comment. Ce travail collectif est un jalon supplémentaire dans la recherche féconde depuis plusieurs dizaines d'années, consacrée aux marges, aux vaincus, aux « voix » fragiles. Le misérabilisme n'est pas de mise, selon le vœu introductif de Catherine Wolff (cf. p. 7), qui a rassemblé et édité les contributions de chacun. Il s'agit d'apercevoir des phénomènes et des mécaniques d'exclusion long-temps placés hors du domaine d'enquête des historiens. Les chercheurs d'aujourd'hui — et de ce colloque en particulier — s'attardent là même où les érudits du XIX^e siècle passaient vite leur chemin. Nicolas Tran le montre assez, qui évoque en vingt pages denses l'exclusion dans les collèges professionnels et funéraires sous le Haut-Empire, complétant généreusement la somme de Jean-Pierre Waltzing, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains* (1895-1900), qui traitait le problème en trois lignes dans une note de bas de page. — D'Homère à l'Empire romain tardif, le monde antique a connu divers exclus. Ce champ de l'exclusion est observé par le biais de deux personnages de l'*Illiade*, Thersite et Polydamas (Gilles Courtieu), par un retour sur le passé messénien (Janick Auburger), par une analyse du passage de

l'exclusion à l'exil dans le monde grec (Michel Debidour), par l'étude d'un auteur qui a vécu lui-même une mise à l'écart : Cicéron (Guy Achard, puis Marie Ledentu). L'exclusion peut concerner un individu, comme l'Arpinate, mais aussi tout un groupe : Jean-Pierre Martin analyse ainsi les expulsions groupées hors de Rome et de l'Italie tandis que Yann Le Bohec fait voir comment les usurpateurs jouent aux frontières de l'exclusion. L'exclu n'est parfois que de papier – ce sont les hors-la-loi de Lucien (Geneviève Cornet) – ou peut être un simple membre de *collegium* (Nicolas Tran). L'aristocratie romaine connaît de même des formes d'exclusion (Danièle et Yves Roman). La liste des exclus antiques ne s'arrête pas là. Dans cet ouvrage, d'autres types d'exclus sont encore donnés à voir : l'Εὐβοϊκός de Dion Chrysostome (Alain Billault), les circoncellions (Agnès Gros Lambert), la femme illégitime : la *paelex* (Maria Tramunto), les suicidés comme Festus ou Suétone (Jean-Louis Voisin), les bandits dans l'Italie centrale du III^e s. (Werner Riess), les *stationarii* aux confins de l'Empire (Maria Federica Petracchia). Enfin, deux communications ont pris pour objet l'exclusion comme procédé public, relevant du droit (Cédric Brélaz et Michèle Ducos). Yann Le Bohec a proposé une conclusion à l'ensemble de ces recherches sur l'exclusion. — Le terme d'« exclu » est polysémique. Il permet en cela d'apercevoir plusieurs aspects des sociétés antiques : l'envers d'une ville (Troie), ce qu'elle aurait pu être, avec Polydamas ; la confusion des exclus (hilotes et δοῦλοι) ; la complexe spatialisation de l'exclusion : c'est le *suburbium* d'Artémidore, Tusculum pour Cicéron, le Tibre pour certains cadavres ; la large gamme des exclus : de l'exclu volontaire qui met fin à ses jours à l'exclu douteux qui aime se dire banni (Thucydide) et l'exclu heureux et provocateur (Milon et les rougets de Marseille). Par l'exclusion, le changement d'échelles est rendu possible : la *damnatio memoriae* n'est plus seulement l'affaire d'une poignée d'empereurs, elle existe de même dans les collèges funéraires et professionnels. Et quelques manières modernes d'exclure sont repensées : l'Antiquité n'a pas connu d'équivalent à la xénophobie contemporaine. — Mais s'il permet de beaucoup dire, le sujet « exclusion » n'en reste pas moins le fruit d'interrogations modernes plaquées sur l'histoire antique ; Jean-Louis Voisin ne l'a pas caché : « les acceptions anciennes du verbe *excludo* et de sa mouvance, avec *exclusio* et *exclusus*, ne correspondent guère aux différents sens qu'a pris actuellement [...] le substantif 'exclu' » (p. 187). L'intervention dans leur langue maternelle d'historiens et philologues anglais et italiens aurait pu faciliter une discussion sur le mot « exclu » lui-même tel qu'il est utilisé de nos jours et ses traductions possibles (les *drop-outs* britanniques sont-ils vraiment nos « exclus » ?), afin de saisir déjà la signification plurielle de mots que les Anciens ne possédaient pas véritablement... — Par ailleurs, quoique très riche, ce livre ne fait pas le tour de l'exclusion antique : plutôt que sous forme d'allusions, une attention plus soutenue aurait pu être donnée au clientélisme, aux malades, aux ouvriers, aux marqueurs de l'exclusion dans la topographie urbaine, dans le vêtement, sur la peau. Et le souvenir du marxisme semble encore trop proche pour que les travaux sur l'esclavage soient représentés. — En fin de lecture, on peut avoir l'impression que l'exclusion est partout à l'époque antique : dure, fréquente, évidemment douloureuse. Rejets, séparations, violences, injustices font partie du quotidien, dont on entrevoit par endroits les compensations : l'inclusion dans une famille ou un collège, le recours des pratiques religieuses. Au bout du compte, les exclus ont bien toute leur place dans la société. — Sarah REY.

Helmuth SCHNEIDER, *Geschichte der antiken Technik* (C. H. Beck Wissen. Beck'sche Reihe, 2432), München, C. H. Beck, 2007, 12 x 18, 128 p., br. EUR 7.90, ISBN 3-406-53632-8.

Ce livre est le troisième que l'auteur consacre à l'histoire de la technique de l'Antiquité, après *Das griechische Technikverständnis. Von den Epen Homers bis zu den Anfängen der technologischen Fachliteratur*, Darmstadt, 1989, et *Einführung in die antike Technikgeschichte*, Darmstadt, 1992. Ces deux ouvrages se signalaient par la qualité de l'information et de l'exposition ; par l'exemple, la présentation et

l'analyse des *Mechanica* (pseudo)-aristotéliens de l'ouvrage de 1989 sont indispensables à une lecture fructueuse de ce traité. Le livre ici recensé est pour l'essentiel une reprise de la matière du deuxième ouvrage, retravaillée et repensée. L'*Introduction* expose les raisons qui donnent à l'Antiquité, dans le domaine de la technique, une unité qui la différencie des époques antérieures et postérieures. Le premier chapitre présente d'abord quelques indications sur la pensée technique des auteurs de la période archaïque et classique, Homère, Hésiode, les philosophes, les historiens ; il distingue ensuite les élites techniques (ingénieurs, architectes, mécaniciens, qui écrivent les ouvrages techniques) des utilisateurs que sont les paysans et les artisans. Le deuxième chapitre est consacré à l'influence exercée par l'Égypte et l'Orient ancien sur la naissance de la technique chez les Grecs. Les chapitres suivants traitent successivement des sources d'énergie de l'Antiquité (force musculaire et animale, énergie hydraulique – le moulin à eau est attesté pour l'époque augustéenne par Vitruve –, énergie thermique du bois et du charbon de bois – le charbon de terre n'a été utilisé que dans la province de Bretagne) ; des caractères de l'économie agraire (élevage et utilisation des animaux, distinction de la petite et de la grande propriété, production et transformation des céréales, du vin et de l'huile) ; de la production et de l'utilisation des métaux (l'or et l'argent pour la joaillerie et le monnayage ; le cuivre, le bronze et le fer) ; de la production du sel, gemme ou marin (surtout pour la conservation des aliments) ; de l'artisanat (métallurgie, céramique, verre, textiles – laine, lin) ; de l'architecture (temples déjà chez les Grecs, arcs et voûtes développés par les Romains) ; des transports terrestres (les attelages) et maritimes (la Méditerranée comme infrastructure naturelle, les divers types de navires, leur construction, leur propulsion, la navigation fluviale) ; des ports et de leur infrastructure (les brise-lames, les phares), des canaux, des voies romaines (commencées en Italie aux IV^e et III^e siècles av. J.-C. : *via Appia* et *via Flaminia* ; importance militaire et économique du réseau), des ponts ; de l'approvisionnement en eau (les sources, les fontaines, le tunnel d'Eupalinos, les réservoirs et les citernes, les aqueducs – dès le début du IV^e s. av. J.-C. à Rome) ; de l'écriture et des livres (les bibliothèques, le matériel : papyrus, parchemins ; le rouleau, le codex) ; de quelques machines simples (levier, treuil, coin) dans les *Mechanica* du (Pseudo)-Aristote et dans le *Traité de mécanique* d'Héron d'Alexandrie ; de la construction des automates, principalement dans les *Pneumatiques* d'Héron, de la mesure du temps (gnomon, *horologium*, clepsydre) ; de quelques instruments de précision (la vis des presses et des *specula* des médecins ; la balance romaine ; les instruments astronomiques) ; des machines de guerre (machines de siège et catapultes diverses). Viennent ensuite quelques renseignements sur la littérature technique : Ctésibius, Philon de Byzance, Héron, Vitruve, Pappus d'Alexandrie, Frontin, sans oublier l'*Histoire naturelle* de Pline, qui fourmille de renseignements sur les techniques des Anciens. Enfin, le dernier chapitre récapitule les différentes étapes des progrès techniques chez les Grecs et les Romains, depuis l'époque archaïque jusqu'à la fin de l'Empire, qui n'est pas une époque de décadence dans le domaine technique, notamment en architecture. — Avec les contraintes imposées par la collection où il est publié – nombre de pages restreint, bibliographie réduite à l'essentiel, absence de notes savantes –, ce petit ouvrage est, dans son genre, une excellente introduction à l'histoire de la technique chez les Anciens, à l'usage des antiquisants et du public cultivé. – M. FEDERSPIEL.

Daniel C. SNELL (éd.), *A Companion to the Ancient Near East* (Blackwell Companions to the Ancient World), Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2007, 17 x 24.5, XIX + 538 p., br. £ 24.99 / US \$ 39.95, ISBN 1-4051-6001-2.

La série des *Companions* publiée par l'éditeur Blackwell s'enrichit d'un nouveau volume, après, notamment, ceux qui concernent l'histoire romaine de la République et de l'Empire et l'histoire grecque, classique et hellénistique. Le *Companion to the Ancient Near East* propose un volumineux panorama de l'histoire du Proche-Orient, et

secondairement de l'Égypte, articulé autour de cinq sections thématiques contenant chacune plusieurs contributions. Les références à la littérature scientifique figurent dans le texte entre parenthèses, le volume se terminant par une bibliographie générale de soixante-huit pages (p. 458-526). Le maniement de l'ouvrage et la réalisation de photocopies ne sont donc pas très aisés. Chaque contribution fournit en outre une brève orientation bibliographique spécifique et critique. — « The Shape of the Ancient Near East » propose un parcours à travers l'histoire selon une périodisation en trois temps : 10 000 - 3000 av. J.-C. (formation des États), par Augusta Mc Mahon, 3100-900 av. J.-C. (l'âge des Empires), par Mark Chavalas, 900-300 av. J.-C. (l'hégémonie mondiale), par Paul-Alain Beaulieu, le tout précédé par une analyse panoramique par Mario Liverani qui souligne, à juste titre, les éléments d'unité et de diversité dans la longue durée. — Trois contributions dans la seconde section traitent des « Discourses on Methods » : archéologie, langues et historiographie (avec un bilan stimulant des travaux, enjeux et méthodes par D. C. Snell, en rapport avec ce que les historiens font et devraient faire sur le Proche-Orient ancien). — La troisième section est la plus longue ; elle concerne « Economy and Society ». Découpage et approche traditionnels, qui annoncent la quatrième section sur la « Culture ». Il n'est pas nécessairement facile d'imaginer une répartition alternative de la matière, mais celle-ci est vraiment très peu innovante, pour ne pas dire rébarbative. Le plan adopté, par exemple, dans le *Companion to Roman Religion*, sous l'impulsion de Jörg Rüpke, laisse bien davantage apparaître les tendances historiographiques récentes. Quoi qu'il en soit, dans la rubrique « Économie et société », on trouve d'excellentes contributions sur l'environnement, le nomadisme, le rapport villes-campagnes, la monnaie et le commerce, l'artisanat, les pratiques juridiques, les tensions sociales, les genres et la place des femmes dans les cours, la guerre. Sous le label « Culture », on aborde la transmission du savoir, les genres et formes littéraires, l'architecture, l'art, la médecine, la cosmologie, la royauté (pourquoi dans la culture plutôt que dans la société ?), la religion. Au sujet de cette dernière contribution, intitulée « How religion was done », afin d'insister justement sur le « faire » au détriment du « croire », on regrettera cependant vivement que Gary Beckman, après quelques mots d'introduction générale, ne traite ensuite *que* la religion hittite, laissant complètement de côté toutes les autres religions du Proche-Orient et se contentant de renvoyer à Bottéro, en tout et pour tout, pour les religions de la Mésopotamie. Rien sur Ebla, rien sur Ugarit, rien sur le monde phénicien, rien sur Israël : dans un ouvrage qui prétend proposer un état des lieux, de telles lacunes constituent un grave défaut, y compris au niveau éditorial. L'exhaustivité est sans aucun doute un leurre, mais il faut néanmoins tendre vers une information riche et équilibrée, sinon l'objectif même de l'ouvrage est manqué. — La cinquième et dernière section enquête sur « Heritage of the Ancient Near East ». Des approches plus anthropologiques s'y manifestent, avec un intéressant essai de D. C. Snell sur l'invention de l'individu, celui d'H. Limet sur l'*Ethnicity*, celui de S. J. Garfinkle sur l'articulation entre public et privé (surtout d'un point de vue institutionnel et économique ; dommage que les cultes ne soient pas pris en compte). Il est encore question de démocratie et de liberté (sur ces thèmes, voir, plus récemment, J. Good, *The Theft of History*, Cambridge, 2007), de monothéisme (j'ajouterais absolument Assmann dans la bibliographie), du déchiffrement et du legs de l'Orient ancien (les cités, l'écriture, la royauté, la bureaucratie, le monothéisme, le calendrier, l'encyclopédisme, la roue, la céramique – j'ajouterais la brique !). — Au final, on dispose là d'un instrument de travail de haute qualité, avec des contributeurs renommés. L'ouvrage me semble cependant, à divers égards, quelque peu décevant (je m'en suis expliquée ci-dessus) et trop centré sur la Mésopotamie. Un vif regret, pour terminer : la pauvreté de l'illustration, avec une quinzaine d'images, au demeurant banales, et surtout cinq cartes en tout et pour tout, dont quatre sur les variations du climat et de la végétation. La seule carte d'ensemble, p. XVI-XVII est totalement insuffisante et ne comporte même pas le relief. Pour un ouvrage à visée didactique, ce manque est tout simplement inexplicable, voire injustifiable. Il n'entache évidemment en rien la qualité des contributions que toute personne intéressée par l'histoire du Proche-Orient consultera avec profit. – Corinne BONNET.

Marc VAN DE MIEROOP, *A History of the Ancient Near East. Ca. 3000 - 323 BC* (Blackwell History of the Ancient World), Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2007, 17 x 24.5, XIX + 341 p., br. £ 18.99 rel. £ 60, br. ISBN 1-4051-4911-6 rel. ISBN 1-4051-4910-8.

Questo libro di Marc Van De Mieroop rappresenta un'eccellente introduzione, di piacevole lettura, agile e aggiornata, alla storia del Vicino Oriente Antico dal terzo millennio a.C. sino alla morte di Alessandro Magno. Le competenze di uno specialista di prim'ordine quale è il V. de M. sono calate in un profilo di notevole linearità che fa di questo volume un sussidio prezioso, che potrà essere utilizzato con profitto tanto dal lettore colto, che si preoccupi di avere un'informazione attendibile, quanto dallo studente che si avvicina per la prima volta a questi studi. Il libro è articolato in tre parti: le Città-Stato; gli Stati territoriali; gli Imperi. In questa sede basterà dare un breve cenno al contenuto dei vari capitoli a cominciare dal primo che, valendo come introduzione generale, contiene importanti considerazioni di ordine generale e metodologico sul concetto di Vicino Oriente Antico, sulle fonti e sulla geografia. Il secondo capitolo, il primo della prima parte, è dedicato alle origini delle città e, in particolare, a Uruk; il successivo al primo periodo dinastico. I capitoli quattro, cinque e sei trattano rispettivamente della centralizzazione politica nel tardo terzo millennio, del Vicino Oriente nel primo secondo millennio e della crescita degli Stati territoriali. I quattro capitoli della seconda parte sono dedicati alla natura dei grandi Stati, agli Stati occidentali, agli Assiri, ai Cassiti e agli Elamiti e, infine, al crollo del sistema regionale. La terza parte riguarda fondamentalmente l'ascesa dell'Assiria, i Medi e i Babilonesi e l'Impero Persiano. — Merita di sottolineare come il libro sia arricchito da una serie di approfondimenti in forma di riquadri che contengono quadri cronologici, cartine illustrative, traduzioni di passi di testi letterari o di iscrizioni e contributi esplicativi di vario genere. Si aggiunga a tutto questo un buon numero di foto di oggetti e monumenti in bianco e nero e, alla fine del volume, stemmi delle varie dinastie e una sintetica ma ben selezionata bibliografia. — A. MARCONE.

K. H. KINZL (éd.), *A Companion to the Classical Greek World* (Blackwell Companions to the Ancient World.), Malden (Mass.), Blackwell, 2006, 18.5 x 25.5, XVIII + 606 p., rel. £ 85 / US \$ 149.95, ISBN 0631230149.

Ce livre a l'ambition d'être un *vade mecum* pour tous les étudiants hellénistes et même une référence pour les historiens ; en effet, il rassemble en un beau volume des matières généralement dispersées dans de nombreuses publications, telles l'environnement, le gouvernement, l'art, la philosophie, la rhétorique, la religion, la société, etc., à propos de régions abritant des Grecs et allant de Gibraltar à l'Inde et de la Crimée à l'Afrique du Nord. Le récit historique des événements a volontairement été renvoyé aux quatre derniers chapitres, afin d'attirer l'attention des lecteurs sur les autres sujets. L'éditeur de cette œuvre monumentale, K. H. Kinzl, est professeur émérite d'histoire ancienne à l'Université de Trent (Canada), spécialiste du monde grec, ayant publié des livres sur la méthode en histoire grecque, la démocratie, la tyrannie, Miltiade. Il a fait appel à vingt-sept spécialistes, presque tous Américains, Canadiens ou Anglais (il y a quelques Allemands et un Finlandais). Dans des articles allant de quinze à trente pages, ils traitent de la situation actuelle de nos connaissances dans les différentes matières. A chaque fois, de brèves indications de lectures permettent d'approfondir les sujets, ainsi qu'une assez courte bibliographie, portant essentiellement sur les quarante dernières années, mais reprenant quelques livres importants plus anciens, qui ont fait avancer nos connaissances en la matière et demeurent valables. — Au premier chapitre, Uwe Walter se demande pourquoi l'on situe « l'époque classique » entre -479 et -323, avec ses trois périodes : ancienne (490-450), centrale (450-400) et tardive (400-320). Parce que, dit-elle, c'est Athènes qui joua alors le rôle

le plus important en art, littérature, philosophie, politique et esprit créatif. La guerre du Péloponnèse signa son déclin. Après elle, Sparte fut incapable de bien gérer sa victoire ; chaque grande ville voulut être autonome et dominer d'autres villes, ce qui créa des troubles permanents. Les Macédoniens profitèrent de la situation pour dominer la Grèce et en faire un État fédéral. C'est la religion qui a assuré la continuité du monde grec, et en particulier le culte de Dionysos. — Après des études sur les sources de l'histoire grecque et sur la situation des Grecs en Grèce et hors de Grèce, un chapitre traite de l'environnement et des paysages. Lin Foxal rappelle que l'agriculture constituait alors la principale source de richesse. Les Grecs étaient fiers de leur supériorité en agriculture (ils ont même importé et amélioré différentes cultures), et la petite taille des propriétés permit de ne pas abîmer les paysages. Les enfants mâles héritaient à parts égales de la propriété et cela se marque dans les paysages, surtout dans les colonies où les paysages sont souvent faits de domaines parallèles et égaux. — À propos de l'économie, G. J. Oliver fait d'abord remarquer que c'est seulement depuis 1999 que M. Finley a vraiment « révélé » l'importance de l'économie en Grèce classique. À Athènes, des banques existaient, on prêtait et on empruntait ; on pratiquait des opérations commerciales, la frappe des monnaies, le contrôle des poids et mesures (par des contrôleurs du marché et des juges financiers), on se souciait du ravitaillement des cités. Le tout était bien plus complexe qu'on ne l'avait cru. L'importance de l'économie s'accrut avec la domination macédonienne, qui étendit les marchés jusqu'à la Perse, car il lui fallait entretenir une puissante armée. — À propos des femmes, Sarah B. Pomeroy nous assure que, dans les colonies, la culture grecque fusionna souvent avec la culture locale, et que les femmes prirent un peu partout la défense de leur propre culture ; elles importèrent même leurs cultes en Grèce, tels les oracles de Dodone ou les thesmophories d'Athènes en l'honneur de Déméter. Les femmes grecques partaient rarement pour les colonies, car il y avait pénurie de femmes en Grèce, où l'on en tuait beaucoup à leur naissance. Les Grecs remarquèrent la diversité de comportements des femmes dans les diverses cultures et au cours du temps, car leur rôle ne se limitait pas à celui du sexe. Chez les Macédoniens, les femmes géraient seules leur maison, leurs esclaves et leurs biens. À Sparte, les femmes étaient élevées presque comme les hommes et elles pratiquaient les sports en étant nues comme eux ; elles montaient les chevaux à califourchon et même une femme spartiate remporta une couronne olympique à la course à cheval. Les femmes spartiates pouvaient posséder des terres, parler devant des hommes et même leur commander quelquefois. Grandes et fortes, vêtues simplement, n'usant pas de cosmétiques, elles étaient réputées pour leur beauté. Par contre, à Athènes, les femmes ne pouvaient pas posséder, étaient exclues de la politique, portaient de riches vêtements, se parfumaient, ne dédaignaient pas le vin, se montraient sûres d'elles-mêmes et dominatrices dans leur milieu ; mais on les disait peu fidèles, contrairement aux femmes spartiates. — La démocratie, écrit K. A. Raaflaub, fut une forme révolutionnaire de gouvernement à Athènes et dura environ cent ans ; en principe, tous les citoyens y possédaient le même rang et les mêmes droits. Elle enthousiasma les Athéniens. En quoi cette démocratie fut-elle unique ? Il est difficile de le préciser, car sa constitution est la seule qui nous soit parvenue des cent cinquante étudiées par Aristote dans sa *Politique*. Malgré ses mérites, la démocratie directe d'Athènes présentait plusieurs points faibles, tels le rôle de l'assemblée dans le gouvernement, le niveau d'implication des citoyens en politique, les critères pour être citoyens ; ceux-ci ne formaient qu'une minorité de dix à vingt pour cent de la population. Était-ce donc une vraie démocratie ? Ce sont les Athéniens qui lui ont donné ce nom, inventé par eux. Il est bon toutefois de rappeler que, dans nos démocraties occidentales, les femmes n'ont obtenu le droit de vote qu'au cours du XX^e s., et que l'égalité avec les hommes est seulement en train de s'établir. Aux USA, malgré l'abolition de l'esclavage en 1860, on n'a vu cesser les discriminations raciales qu'en 1960, du moins officiellement. K. A. Raaflaub conclut qu'il n'y a pas de continuité directe entre nos démocraties et celles de la Grèce, bien que celles-ci aient inspiré les nôtres. — Dans le domaine des lois et des tribunaux, écrit R. W. Wallace, la Grèce a inventé les lois écrites, gravées d'abord sur du bois, puis sur du marbre ; lois égales pour

tous, connues par tous et appliquées par des tribunaux élus. Ce fut une des inventions les plus durables de la Grèce. Des juges assermentés appliquaient les lois, et des « avocats » pouvaient défendre les plaignants et les accusés. Il est évident que tous les tribunaux ne furent pas impartiaux, mais ce régime était de loin préférable à la parodie de justice appliquée autrefois par les tyrans. Socrate accepta sa peine injuste, par respect pour sa patrie et ses lois. — Quant aux sciences, dit S. Prince, bien que l'Asie Mineure (Milet, Éphèse, Colophon) et le Sud de l'Italie aient posé les fondements de la philosophie et des sciences après les guerres médiques, c'est Athènes qui devint leur centre rayonnant incontesté, avec ses sophistes, et surtout Socrate, Platon, Aristote et leurs écoles respectives de l'Académie et du Lycée. Le rayonnement dura même après le déclin politique d'Athènes, au moins jusqu'en -323, où Alexandrie prit le relais durant la période hellénistique. — La richesse et la densité de ce guide satisferont tous les amoureux de la culture grecque et élargiront leurs horizons.

B. CLAROT, s. j.

Lin Foxhall, *Olive Cultivation in Ancient Greece. Seeking the Ancient Economy*, Oxford, University Press, 2007, 14.5 x 22, XVII + 294 p., rel. £ 65, ISBN 0-19-815288-4.

On connaît l'importance de la culture de l'olivier, de la production de l'huile et de sa consommation dans le monde ancien. On sait également que Lin Foxhall s'intéresse depuis longtemps à ces questions. Elle propose ici une mise au point bien documentée et richement illustrée, exécutée et éditée avec soin. Son cadre temporel – de la période archaïque au début de la période hellénistique – l'amène à faire une place prépondérante aux sources et aux exemples athéniens, mais elle les complète souvent par des incursions dans d'autres cités et d'autres époques. En introduction, elle rappelle que la culture domestique de l'olivier remontait au sixième millénaire et n'a pas connu d'interruption par la suite. Elle souligne également, avec raison, que les étapes de son évolution ont été des signes et non des moteurs de changements sociaux, économiques et politiques. Contrairement à des études antérieures qui ont eu tendance à transposer dans le monde grec les modes d'exploitation plus développés du monde romain, elle s'efforce d'exploiter au mieux les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques et de bien situer le sujet dans son contexte socio-économique. C'est pourquoi elle consacre ses chapitres 2 et 3 à des questions générales, d'abord à des problèmes de méthode, puis à une analyse des grandes exploitations agricoles. En effet, comme elle le souligne avec raison, tandis que les résultats des *surveys* sont encore partiels et souvent difficiles à exploiter, les sources écrites reflètent avant tout les activités des couches supérieures de la société. Certes, les techniques de culture, de récolte et de consommation, qui sont étudiées dans les chapitres 4 à 6, étaient à peu près les mêmes à tous les niveaux sociaux. Mais les préoccupations économiques des riches différaient de celles des pauvres, car ils exploitaient de vastes domaines agricoles, généralement composés de pièces dispersées, et pouvaient dépasser l'économie de subsistance et la perspective prudente des agriculteurs plus pauvres en produisant des surplus importants et en se tournant vers la mise en marché. Les mises au point de l'auteur, inspirées des recherches les plus récentes et les plus novatrices, sont très justes de ce point de vue : les activités économiques étaient assurément *embedded* dans les cadres sociaux et mentaux, comme on le reconnaît depuis K. Polanyi, mais elles n'étaient pas « primitives » par le fait même, car les riches savaient pratiquer l'affairisme, faire des projets à long terme et évaluer les risques de manière rationnelle (compte tenu des connaissances et des habitudes de l'époque). Mais le lecteur est surpris de voir ces thèmes développés avec autant de détails : composition des couches sociales et de la main-d'œuvre, stratégies des riches propriétaires, interdépendance de la ville et de la campagne, limites de l'autarcie, mixité de l'agriculture, construction de terrasses, techniques d'irrigation et de drainage, etc. Ce copieux hors-d'œuvre occupe ainsi le premier tiers du volume et fait de celui-ci un ensemble plutôt hybride. La seconde partie arrive au cœur du sujet, c'est-à-dire à des questions plus techniques qu'il suffit

d'évoquer rapidement : consommation domestique de l'huile d'olive dans la nourriture, la toilette (notamment lors des onctions au gymnase) et l'éclairage, domaines divers pour lesquels il est d'autant plus difficile d'avancer des chiffres que la production des oliviers n'était guère prévisible ; culture de l'olivier (plantation, émondage, greffe, arrosage, disposition des arbres, etc.) ; production de l'huile (divers types de presses). Ces trois chapitres, très bien documentés et illustrés, présentent plusieurs études de cas éclairantes et brossent un tableau juste et précis du sujet. Les techniques de pressage, en particulier, certes efficaces et adaptées aux besoins, sont restées assez rudimentaires. Curieusement, un dernier chapitre vient s'ajouter à cet ensemble comme une sorte d'appendice : il porte sur l'arboriculture et les jardins ornementaux et souligne que les Grecs traduisaient, dans ce type de jardins, leur souci de l'ordonnance et de la symétrie, donc leur emprise sur la nature, et veillaient à y conjuguer la beauté avec l'utilité (grâce aux fruits). Le livre se termine par une bibliographie et deux index. Il est assurément le bienvenu. – L. MIGEOTTE.

Jean-Yves GUILLAUMIN, *Sur quelques notices des arpenteurs romains*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, 16 x 22, 180 p., br. EUR 22, ISBN 2-84867-173-4.

L'ouvrage est publié sous les auspices de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité de l'Université de Franche-Comté qui, associant des archéologues, des historiens et des philologues, compte parmi ses diverses activités l'étude de l'organisation des terres du monde romain, et a notamment entrepris la traduction commentée des textes gromatiques latins. C'est dans le cadre de ces travaux que se place le dernier ouvrage de l'A., qui rassemble sept études nouvelles, où, malgré la diversité des sujets, on trouve des thèmes récurrents, tel celui de la visée essentiellement didactique des notices tardives du *corpus* gromatique. La première porte sur la notice consacrée à la colonie d'*Arretium* dans le *Liber coloniarum I* (Lachmann, 215, 3 - 216, 2) ; les données de la tradition manuscrite ont été sensiblement modifiées par Lachmann, qui édite un texte certes doué d'une cohérence interne, mais peu vraisemblable et en contradiction avec les données des notices voisines ; pour obtenir un texte satisfaisant, l'A. commence par dégager le schéma structural qu'on peut tirer des autres notices relatives à la *Prouvincia Tuscia*, auquel doit logiquement obéir le schéma de la notice d'*Arretium* ; puis vient le patient travail de reconstitution du texte original, déjà très défiguré dans les trois manuscrits ; cette reconstitution, où les incertitudes sont soigneusement relevées, est un modèle d'un genre dans lequel l'A. s'est déjà souvent illustré dans des travaux antérieurs et qu'on retrouve dans les six études suivantes. La deuxième étude fait voir que, dans les *Libri coloniarum*, le texte des notices administratives sur les territoires de Spolète, de *Cingulum*, de *Potentia* et d'*Interamna* est le produit d'une série de transformations du contenu originel ; devant servir à l'enseignement de la gromatique, où l'on ne se souciait plus du contenu documentaire primitif, les textes obtenus au terme de ce processus de corruption sont pleins d'erreurs redressées par l'A., qui montre aussi que le texte primitif était constitué par le premier quart de la notice sur Spolète. La troisième étude s'interroge sur les équivalences entre les superficies des subsécives et celles des centuries dont il est question à la fin de la *lex agris limitandis metiundis* (*Lib. col. I*, 213, 1-3) ; l'A. examine les différents problèmes que pose l'application de la loi dans le cas de l'installation de vétérans en surnombre dans une colonie, ce qui oblige à utiliser les subsécives externes, ces parties irrégulières comprises entre la zone soumise à la centuriation et les limites naturelles de la colonie ; le dernier mot de la loi est une forme du verbe *procedere* ; il s'agit d'un terme qui relève du vocabulaire de la métrologie en général : « compter pour » ; contre l'hypothèse de l'A., qui part du sens de « s'avancer pour se présenter », je suggère de partir d'un sens bien attesté de *cedere* à l'époque impériale (« se changer en ») pour arriver au sens de *procedere* « valoir » ; l'avantage de cette solution est que la préposition *pro* qui introduit régulièrement le complément du verbe et le préverbe *pro-* ont le même sens de « à la place de ». Dans

la quatrième étude, l'A. examine un folio gromatique conservé comme page de garde du ms de Reims 132, et dont le contenu est relatif à la *Prouincia Lucania* ; il comporte cinq lignes de texte et dix vignettes de type géométrique qui représentent des marqueurs de limites ; le texte a un parallèle très abrégé dans le ms A du *Lib. col. I*, qui relève d'une tradition différente ; le substrat de la notice du folio, dont le texte du ms A est un témoin exact, est ancien (fin de la République) ; le reste de la notice et les figures sont des additions bien postérieures et sans valeur documentaire ; la plus grande partie de l'étude est consacrée à l'élucidation et à la restitution des mots, parfois considérablement altérés, qui servent de légendes aux figures, elles-mêmes très dégradées ; soumis à un tel entraînement, le lecteur n'aura aucun mal à retrouver le mot *apographe* sous le mot **apocryphes* de la p. 90. La cinquième étude porte sur l'*Expositio limitum uel terminorum*, bref recueil regroupant un certain nombre de notices gromatiques tardives (VI^e s.) et très obscures (p. 359, 14 - 360, 32 Lachmann) : les *limites maritimi* (axe ouest-est = *decimanus*) *aut Gallici* (axe nord-sud = *cardo*), les signes placés sous les bornes, les marquages naturels et artificiels, les marques d'un *trifinium* ; l'examen minutieux des sources latines et des modèles grecs permet d'éclairer le texte en maints endroits ; par exemple (p. 122-126), la restitution de la forme grecque originale κομόκια « perches » qu'il faut lire sous le latin *samartia* est lumineuse, mais les notices sont à ce point corrompues qu'il est sans doute difficile d'arriver partout à des certitudes. La sixième étude examine le fonctionnement des expressions *limes maritimus*, *limes montanus* et *limes Gallicus* dans la littérature gromatique ; il est traditionnellement admis que, chez Hygin le Gromatique, Frontin et Siculus Flaccus, comme dans le reste du *corpus* gromatique, les couples *limes maritimus* / *limes montanus* (ou *Gallicus*) sont synonymes du couple *decimanus* / *cardo* ; or un examen approfondi des contextes montre que, chez ces trois auteurs, il n'y a pas de structures territoriales croisant à la fois des *limites maritimi* et des *limites montani* dans un même territoire, mais que les *limites* qui, dans un territoire maritime, regardent la mer, sont qualifiés de *maritimi*, et de *montani* les *limites* qui, dans une région de montagnes, regardent les montagnes ; en revanche, c'est dans les textes tardifs, comme les *Libri coloniarum*, et pas dans les grands traités gromatiques, que fonctionne (pas toujours) l'opposition mentionnée ci-dessus et devenue canonique chez des auteurs comme Faustus et Valerius ; il est possible que la constitution de l'opposition en question soit le résultat de la christianisation des modes anciens d'organisation du monde. La dernière étude aborde la question du terme *subseciuius* chez les gromatiques ; on y trouvera d'abord des considérations sur l'étymologie [à mon avis, malgré P. Monteil, il est douteux que les formations en *-iuus* soient analogiques de *uiuus* ou de ses composés ; en outre, il n'est que temps que le masculin **subsécive*, calque absurde du neutre *subseciuium*, soit enfin remplacé chez les francophones par la forme correcte *subsécif*], puis sur l'emploi littéraire du terme depuis Cicéron ; vient ensuite l'examen des définitions du terme chez les gromatiques Frontin, Siculus Flaccus et Hygin, qui montre de subtiles différences ; enfin, les mêmes auteurs et Suétone ne s'accordent pas entièrement dans leur appréciation de la politique agraire de Vespasien, Titus et Domitien sur le point particulier des subsécives. — On devine que d'autres recherches du même genre pourraient être menées sur les textes gromatiques tardifs. Le livre, très agréable à lire, ne s'adresse pas seulement aux spécialistes de la gromatique et aux amateurs de textes techniques, mais est aussi une mine d'informations inédites pour les linguistes et les lexicographes. — M. FEDERSPIEL.

Michele GEORGE (éd.), *The Roman Family in the Empire. Rome, Italy, and Beyond*, Oxford, University Press, 2005, 14.5 x 22.5, XX + 358 p., rel. £ 70.00, ISBN 0-19-926841-X.

The Roman Family Conferences were initiated by Beryl Rawson. Three Australian congresses were held in Canberra (1981, 1988 and 1994) and resulted in three volumes which may each be considered landmark studies in ancient social history

focusing on the Roman family. Endowed by the E. T. Salmon grant, Michelle George held the fourth Roman Family Conference at McMaster University in Hamilton, Canada, in September 2001. All but the paper by Antti Arjava (appearing in a forthcoming volume; Mary T. Boatwright's contribution was included as a welcome later addition to the present book) have been collected in this outstanding volume, which continues new tendencies in Roman family scholarship: focus on significant regional 'varieties' and minute analysis of extended epigraphical corpora and iconography of funerary monuments. — In a sense Susan Treggiari's contribution ("Putting the Family Across : Cicero on Natural Affection", p. 9-35) is a bit of an outsider, as it collects a considerable amount of asides on family values in Cicero's work. Her collection is thorough and contains a lot of unknown and interesting quotes. Moreover, Treggiari rightly points to the fact that such passages, while not necessarily 'true', must have been somehow central to people's concerns. Keith Bradley's paper is no doubt the best of the collection ("The Roman Child in Sickness and in Health", p. 67-92) and venturously tackles the issue of ancient medical treatises on children. With a sound sense of empathy (Bradley tries to picture the suffering of a child undergoing a lithotomy as described by Celsus) and thought-provoking remarks, his essay takes us much further than a rather traditional lexicographical analysis of the medical corpora (I have tried to follow Bradley's path in Chr. LAES, "Galen on the Division of Childhood. Some Reconsiderations", *RSA* 36 [2006], p. 226-240). Focusing on legal sources, the practicalities of the imperial rescripts in the Code of Justinian, Judith Evans-Grubbs demonstrates how the study of miniature case histories of families in conflict nuances the image of the almighty *pater familias*. Both real concern with children and their will and respect towards parents seem to have been at stake ("Parent-Child Conflict in the Roman Family", p. 93-128). Evans Grubbs' synthesis on families in legal sources is announced for 2008, and will undoubtedly teach us a lot on family relations in late Antiquity. — Michelle George treats the well-known subject of funerary monuments of Roman freedmen, but makes an interesting point by connecting them with the Cisalpine evidence where the same family values were emphasized in commemorative monuments of the freeborn. This points to a blurring of the edges between *liberti* and *ingenui*, since social mobility in north Italian towns was limited and less accessible to the freeborn than in other Italian cities. For the urban gentry the family motif thus had a strong appeal as they lacked other forms of social distinction ("Family Imagery and Values in Roman Italy", p. 37-66). — As for the papers focusing on regional variation, two approaches may be discerned. The first is mainly concerned with particular case stories. Thus Richard Alston points to both the extended family (cohabitation and coresidence) and the nuclear family (emotional attachment of parents towards children and *vice versa*) as we encounter them in Greco-Roman papyri. It is better not to speak of *the* family in Roman Egypt, there rather was a broad range of varieties ("Searching for the Romano-Egyptian Family", p. 129-157). It is deplorable how much of the intriguing Jewish source material (one may think of the rich casuistry in the Torah study or in late sources as the Talmud or the Mishna) is duly overlooked by scholars of Antiquity. Margaret Williams' study offers a remedy against this silence and aptly shows how Jewish customs and identity persisted during the times of Romanization: polygamous families, the Mosaic prohibition on depictions of animals, birds and humans, circumcision and the naming of sons. To be sure, Romanization did occur, but a Jewish identity persisted ("The Jewish Family in Judaea from Pompey to Hadrian - the Limits of Romanization", p. 159-182). Williams' results are confirmed in two very recent studies (D. GOODBLATT, *Elements of Ancient Jewish Nationalism*, Cambridge, 2006 and D. NOY, "The Life Course of Jews in the Roman Empire", in R. LAURENCE & M. HARLOW (ed.), *Age and Ageing in the Roman Empire*, Portsmouth, 2007, p. 81-94). Equally learned, vivid and interesting by their focus on concrete case stories are the contributions by Mireille Corbier ("Family and Kinship in Roman Africa", p. 255-285) and by Mary T. Boatwright ("Children and Parents on the Tombstones of Pannonia", p. 287-318 - note particularly the discussion on iconographic evidence of mothers nursing their own children on p. 306-307). — The two other 'regional'

contributions look at an extended amount of inscriptions in one particular region and try to discover local patterns of commemoration. They both do so with an admirable sense of epigraphic accuracy. Thus Jonathan Edmondson shows how a rather remote province as Lusitania adapted to Roman family patterns as the nuclear family in urban inscriptions, while at the same time a peregrine, native stratum which did not necessarily fall into line with Roman norms persisted in more rural areas (“Family Relations in Roman Lusitania”, p. 183-229). Gregg Woolf is particularly cautious in drawing too much conclusions from too little evidence and admits that “much of this chapter has been concerned with working out how things must have been rather than in documenting how they were” (“Family History in the Roman North-West”, p. 231-254). — Meanwhile, the fifth Roman Family Conference has moved to Europe. In June 2007, Véronique Dasen and Thomas Späth organized a meeting on *Hidden Families, Secret Families* at the university of Fribourg, Switzerland. Theirs is the task to continue the tradition. It is to be hoped that as editors they will follow Michelle George’s path: George deserves much praise for her impeccable editing of a volume that will guide Roman family history for many years to come. — Chr. LAES.

Kinuko HASEGAWA, *The Familia Urbana during the Early Empire. A Study of Columbaria Inscriptions* (BAR International Series, 1440), Oxford, Archaeopress, 2005, 21 x 30, IV + 115 p., br. £ 26, ISBN 1-84171-876-9.

This book sets out to investigate the lives of servile dependents and their role in the large households of the elite Romans. Therefore the author has examined the *columbaria* of the aristocratic families, located in the *necropoleis* on the Esquiline or along the Via Appia. The relevant *columbaria* for this study, their precise location, *CIL* numbers and page number as well as the total number of *tituli* are listed in table 2.1 (p. 5) : among the most famous are those of the Statilii and Arruntii, the Volusii, the Iunii Silani, and Livia. — In this review, I will cite those case stories and remarks that will appeal to scholars with a broad interest in social history. In her chapter on jobs and occupations, the author questions the view that the absence of job recording in the inscriptions points to slaves being ashamed of mentioning the performing of insignificant tasks or undefined denigrating work. It is rather a symptom of taking pride in specialization: elite *familiae* comprised unspecialized ordinary labour and specialized servile positions (p. 31). The youngest person to die with a record of job-title was a *pedisequa* who died at age sixteen: perhaps too hastily Hasegawa concludes that one’s late teens and early twenties were the period of transition from an apprentice to a professional. In fact, there is plenty of evidence to place this transition at an earlier age, and slave children far below age ten were undoubtedly involved in smaller jobs (see H. SIGISMUND-NIELSEN, “Children for Profit and Pleasure”, in M. HARLOW & R. LAURENCE (ed.), *Age and Ageing in the Roman Empire*, Portsmouth, 2007, p. 37-54 and Chr. LAES, “Child Slaves at Work in Roman Antiquity”, *Ancient Society* 38 [2008], p. 253-301). The chapter on jobs also contains interesting digressions on *silentarii* discouraging slaves from leaking private household information and a *lector* involved in telling sleep-stories (p. 35), on Romans masters not writing their letters themselves (p. 37), caretaking for the sick and the insane (p. 39), the production and provision of clothing and food in large households (p. 39-45). In short, “in part for ostentation, and in part of pursuit of security” these large households cherished the ideal of self-sufficiency and autarky, and rather exchanged slaves than to rely on mercenary labour forces (p. 50-51). — The chapter on legal status and ownership structures shows how many former slaves stayed in their *familia*. In the practicalities of daily life, it did not really make a great difference whether they were slaves or freedmen. Besides, one notices networks of loyalty and co-operation in so-called intermediate ownership: unable to engage in full supervision over all of their personnel, aristocrats entrusted their slaves to other slaves or freedmen, all of them were later rewarded for their loyalty by inclusion in the *columbarium* of the *familia*

(p. 52-61). — Equally balanced is the chapter on women, children and servile families. Only a very small part of the epitaphs attests to a complete nuclear family with wife and husband and child(ren) together. A substantial number of individuals is mentioned without ties of family, but Hasegawa notices that it is not possible to say from the records of epitaphs that family ties were not common for slaves or freedmen (p. 64). Women are underrepresented and mainly appreciated as mothers and wives, more than in occupational roles. The tables on recorded age of death show a preference for children and youngsters up to age twenty-five, the number of women significantly increasing at fertile age of about fifteen. These numbers are in accordance with the general picture for the city of Rome (Chr. LAES, *Inscriptions from Rome and the History of Childhood*, in M. HARLOW & R. LAURENCE [ed.], *op. cit.*, p. 26-37). — Chapter Six deals with Latin, Greek and ‘other’ foreign servile names, the latter being a minority practice. Hasegawa questions the view that Greek cognomina should necessarily point at Greek origin (p. 79), or that Semitic names of *paedagogi* in the households of the Statilii would imply that those pedagogues actually practised Judaism. If this were the case, they probably would have joined a Jewish community for burials (p. 75). Of course, one finds telling examples of coherence of name and origin. Here Hasegawa inserts valuable remarks on racial prejudice, the influence of race on price, the transfer of slaves and the second generation (p. 76-78). In the end, she feels that the evidence does not allow to decide whether slaves and freedmen had a desire to preserve their ethnic roots by their names, or whether this was a potential for social stigmatization. — Finally, the chapter on burial clubs aptly demonstrates how both the *collegia*, organized by servile and freed dependents, and the large *familiae* provided the security of appropriate burial, a privilege of the membership of a notable elite *domus*. — The book is rounded off by a short conclusion, a useful appendix of the inscriptions relating to the Statilii, a concordance of the Statilian inscriptions and a bibliography. I only have some minor quibbles: in the paragraph on secretaries and other clerical staff (p. 36), reference should have been made to H. C. TEITLER, *Notarii and Exceptores. An Inquiry into Role and Significance of Shorthand Writers and Ecclesiastical Bureaucracy of the Roman Empire (from the Early Principate to c. 450 A.D.)*, Amsterdam, 1985 ; the digression on the economic value of pregnant slave women (p. 68) should have mentioned K. Bradley, “The Age at Time of Sale of Female Slaves”, *Arethusa* 11, 1 (1978), p. 243-252 and J. A. STRAUS, *L’achat et la vente des esclaves dans l’Égypte romaine : contribution papyrologique dans une province orientale de l’Empire romain*, Paris, 2004, whereas the reference to Bradley (1984) in note 37 is mistaken (not in the bibliography, Hasegawa probably means Bradley 1994). — On the whole, the author has produced a work of fine scholarship, a nuanced and balanced book, which is carefully edited and which makes in addition a pleasant read. Social historians will undoubtedly profit from the diversity of this case study. As such, it will provide a substantial reference point for further research. — Chr. LAES.

Violaine SEBILLOTTE CUCHET et Nathalie ERNOULT (éd.), *Problèmes du genre en Grèce ancienne* (Histoire ancienne et médiévale, 90), Paris, Publications de La Sorbonne, 2007, 16 x 24, 347 p., br. EUR 27, ISBN 2-85944-565-X.

Les *gender issues* se multiplient depuis deux décades et viennent en complément de l’histoire des femmes, de la volonté de ne pas séparer masculin et féminin, puisque les normes de genre, par leur aspect symbolique, ne s’adressent pas toujours au sexe correspondant ; la définition des rôles sexués fait entrer l’étude de genre dans l’histoire sociale. Le groupe Phéacé (Universités de Paris I et VII), constitué en 2001, a réuni ces contributions, principalement sur la Grèce : les marqueurs de genre dans les tombes (J. Delamard et O. Mariaud), les femmes dans la religion à Sparte (N. Richer), danseuses en armes dans les banquets (J.-C. Couvenhes), dimension biologique des genres dans le corpus hippocratique (J.-B. Bonnard), « le féminin du

serment [des éphèbes athéniens] est un féminin qui soutient la construction [du masculin patriotique] » (V. Sebillotte Cuchet), les aspects féminins du héros (C. Goblot-Cahen), nu viril et vêtu féminin moins cloisonnés qu'en apparence face au nu tissé (A. Isiarthe). La littérature est plus spécialement abordée : une épigramme d'Asclépiade de Samos sur l'homosexualité féminine (S. Boehringer), les limites d'une présentation masculine des femmes dans la tragédie (L. Bruit), la place non négligeable des femmes dans la Cité de Platon (N. Ernoul), roman grec et séparation de genre dans l'éducation (S. Lalanne), femme-négation de l'identité politique et femme-recours dans l'Athènes classique de Plutarque (P. Schmitt Pantel), rôle politique des femmes (Panthée) chez Xénophon (V. Azoulay). Quelques autres directions : traits d'égalité dans des contrats de mariage en Égypte ptolémaïque (B. Legras), femmes assyriennes exerçant une activité d'hommes (B. Lion), la fin de la République voit dans l'enlèvement des Sabines une autorité mettant fin aux rivalités qui déchirent les gens au pouvoir (P. Akar), le nu antique dans la peinture académique du XIX^e s. : femme au corps de rêve et fantasmes de la société bourgeoise (A. Wittenburg). — Philologues et historiens, s'ils ne s'arrêtent pas aux revendications hâtives de renouvellement de la recherche et au langage parfois sophistiqué, devraient tirer profit de cette approche. — B. STENUIT.

L. SANTI AMANTINI (a cura di), *Il dopoguerra nel mondo antico. Politica, propaganda, storiografia*, Roma, L'Erma di Bretschneider 2007, XI + 99 p., ISBN 88-8265-421-4.

Nato da un ciclo di conferenze tenute nell'anno accademico 2004/2005 presso la Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Genova per la Cattedra di Storia Greca, il volume *Il dopoguerra nel mondo antico. Politica, propaganda, storiografia*, introdotto da Luigi Santi Amantini, che ne è il curatore, e da una prefazione di Francesca Gazzano, raccoglie tre contributi su tre momenti della storia greca tutti contrassegnati da guerre in corso o appena concluse : il primo («La battaglia delle Termopili: una sconfitta che vale una vittoria», p. 1-39) di Mauro Moggi (Università di Siena); il secondo («La spedizione in Sicilia e l'opinione pubblica: un disastro annunciato», p. 43-55) di Delfino Ambaglio (Università di Pavia); il terzo («Tucidide 'in controluce'. La guerra del Peloponneso nella storiografia greca del IV secolo», p. 59-99) di Guido Schepens (Università di Leuven). — Pur diventando nel tempo massima espressione dell'eroismo greco e spartano in particolare contro la violenza del βάρβαρος, la battaglia delle Termopili non trova una presentazione univoca nella letteratura fiorita negli anni successivi all'episodio. È quanto fa rilevare Moggi in un lavoro assai interessante, nel quale pone in evidenza, accanto al fatto in sé, anche un aspetto poco considerato finora: la lettura, tante volte strumentale, della battaglia in funzione filo o anti spartano. Il silenzio sull'episodio di Eschilo, che pure ne *I Persiani* aveva celebrato il valore degli Ateniesi di fronte alle truppe di Serse già configura la tendenza, a pochi anni dall'episodio, di ricordarlo o tacerlo in funzione di orientamenti ideologici precisi. Nel silenzio del tragediografo Moggi coglie la volontà di amplificare il ruolo di Atene nell'ambito delle guerre persiane e, di converso, di ridimensionare quello di Sparta sempre più rivale della polis attica. Lo studioso rileva uno sforzo analogo – sia pure meno evidente – anche in Erodoto, che pure non manca di dedicare largo spazio alla battaglia (VII, 201-239). Eppure a fronte di un racconto serrato e dettagliato anche Erodoto sembra operare un distinguo tra la battaglia delle Termopili e Sparta: in altri termini – evidenza Moggi – se celebra il valore dei caduti, di contro lascia in ombra Sparta già rivale di Atene negli anni nei quali prendeva corpo la sua opera storiografica. — Se Tucidide trova opportuno ridimensionare il conflitto persiano e con esso la battaglia delle Termopili a fronte della grandezza della guerra del Peloponneso che si accinge a narrare, il medizzante oracolo delfico, strumentalizzando l'episodio, profetizza la morte di un re in cambio della salvezza di Sparta, coprendo così il suo tradimento con un responso fin troppo opportunamente filellenico che nella battaglia delle Termopili trovava alimento. — Anche gli oratori

attici di IV secolo non mancano di strumentalizzare la battaglia delle Termopili, per un verso celebrandola come massima dimostrazione di eroismo da parte spartana, per un altro impiegandola come scudo per coprire di silenzio la vittoria di Platea nella quale gli Spartani avevano avuto un ruolo di primo piano. La sconfitta delle Termopili diventa anche argomento propagandistico: celebrando un insuccesso degli Spartani – comunque un insuccesso seppure carico di gloria – gli oratori enfatizzano indirettamente il ruolo guida degli Ateniesi nel conflitto persiano ma anche nel IV secolo allorché l'incapacità di Sparta e Tebe a porsi alla testa dei Greci apriva alla polis attica nuove possibilità di leadership. — Sul tema della disfatta ateniese in Sicilia nel corso della guerra del Peloponneso e sulla ricezione della stessa da parte dell'opinione pubblica attica si sofferma Delfino Ambaglio. Partendo dalla considerazione in base alla quale «qualità e incidenza dell'opinione pubblica sono direttamente proporzionali al livello di informazione di cui essa può disporre sui fatti e sugli uomini» (p. 44), lo studioso pone l'accento più che sul detto sul non detto evidenziando, ad esempio, l'inganno dei Segestani nei confronti degli Ateniesi in relazione alle loro effettive ricchezze, ma anche il condizionamento, talora decisivo ai fini della valutazione dell'impresa e del consenso ad essa, del fattore religioso, nonché le forme indirette di censura intesa come informazione deformata da calunnie e inganni. — Guido Schepens riconsidera la tradizione storiografica di IV secolo relativa alla guerra del Peloponneso sottolineandone le discrepanze alla lettura di Tucidide: un Tucidide riletto 'in controluce' e, in alcuni casi, addirittura smentito. A fronte di una parte della critica che tende a svalutarne la portata e l'attendibilità in confronto alla tradizione tucididea, Schepens rivaluta l'apporto alla conoscenza dei fatti di autori come Senofonte, Cratippo, Teopompo ed Eforo. Da questa nuova ottica la tradizione tucididea non appare più inattaccabile. Lo stesso Tucidide – rileva Schepens – pur offrendo un'opera di assoluto valore, tuttavia selezionava i fatti anche sulla base di personali convinzioni. Da questo assunto parte la riconsiderazione di alcuni dati a partire dall'anno di conclusione della guerra del Peloponneso. Per Senofonte coincideva con il ritorno in patria di Lisandro, per Cratippo, seguito da Eforo, si poneva a dodici anni dall'inizio della guerra deceleica, ovvero nel 402: il tutto in linea con gli obiettivi e le chiavi di lettura fissate da ciascun autore per la propria opera. In questo senso è significativa l'opera di Eforo, la cui attendibilità Schepens non manca di rivalutare a partire dal concetto di egemonia intesa negativamente come volontà di dominare gli altri e come fonte di insuccesso. — Pur distinte per le tematiche trattate, tuttavia le tre relazioni si collocano lungo una linea comune – che giustifica il titolo – volta non tanto alla ricostruzione dei fatti, quanto alla percezione (e alla conseguente lettura) che di essi – nell'immediato o a distanza di anni – ebbero storici, tragediografi, commediografi, oratori. Se, come rileva Francesca Gazzano (p. VII-IX), di dopoguerra – così come inteso oggi in riferimento agli anni seguenti alla conclusione del secondo conflitto mondiale – non si può parlare per il mondo antico, tuttavia è consentito farlo considerando come fase successiva a ciascuna guerra generalmente caratterizzata, sul versante dei vincitori, dalla celebrazione del successo, su quello dei vinti sia dalla metabolizzazione della sconfitta attraverso la ricerca, l'individuazione e la punizione dei responsabili, sia da una lettura e rilettura dei fatti tese spesso a mitigare l'amarezza dell'insuccesso. In questo senso tanto l'episodio delle Termopili, quando la disfatta ateniese in Sicilia, quanto ancora la conclusione della guerra del Peloponneso rientrano tutti, pur nella loro specificità, nel lavoro di rimediazione del passato. Cimentandosi a distanza di anni nel ricordo di eventi bellici, storiografi, poeti, oratori avevano il vantaggio (o lo svantaggio) di avere di fronte i fatti nella loro completezza e di poterne leggere così sia l'incipit che la conclusione, ma avevano anche l'occasione di sottoporli a riflessioni critiche e di deformati. — In questo senso dalla 'guerra', intesa come fatto e azione, si passa al 'dopoguerra', dalle armi alla scrittura pronta a ripercorrere e ricordare gli eventi del passato, ma talora capace anche di alterarli. — G. SQUILLACE.

Luigi Pedroni, *Crisi finanziaria e monetazione durante la Guerra Sociale* (Collection Latomus, 297), Bruxelles, Latomus, 2006, 16 x 24, 224 p., br. EUR 35, ISBN 2-87031-238-5.

Essentially this book is concerned with the problems of interpretation in the economic, financial and numismatic spheres which the Social War and its immediate aftermath present to the modern scholar. Conveniently the author begins by setting out, in three preliminary chapters, the literary, epigraphic and numismatic evidence available to us. There is also a useful summary of current scholarly thinking on the matters discussed in the book. This is followed by a somewhat jejune treatment – owing much to Brunt – of the forces deployed by both sides in the war. After that, with p. 71-92, we begin to approach the core of the book with an examination of *manipolazioni finanziarie romane* which discusses in depth the Lex Papiria and the edict of Marius Gratidianus together with their consequences. — After this Pedroni turns (p. 93-116) to the coinage of the Confederacy. One or two specific observations may be in order here. The famous coin which is held to show the bull attacking the wolf is crudely executed. Some earlier numismatists as a result apparently thought the wolf was a crocodile. It is known to me only from a photograph. Nevertheless in spite of these two factors I just wonder if the act depicted is one of congress rather than going. Pedroni also tells us (p. 95 n. 167) that modern scientific methods may soon establish the authenticity or not of the singular coin which shows a man being welcomed as he disembarks from a ship. If it should prove to be genuine then I believe a reference to Marius returning or Mithridates arriving in Italy is more likely than Pedroni's suggestion (p. 103) that it refers to an agreement between those living in the mountains and those living on the coast. Finally I am not sure that the rebel soldiery would refuse payment in the hated Roman currency as Pedroni thinks (p. 112). A modern analogy suggests itself. Places where U.S. foreign policy is hated still have no difficulty accepting the dollar. The Chapter (p. 117-167) entitled “La Monetazione romana: spunti per una revisione” seeks to establish the chronology of monies issued during the Social War and the period when the semi-uncial *as* was in force. This is far and away the most complex in the book but will be of great interest to numismatists, not least, I suspect, those Pedroni takes issue with here. The chapters (p. 168-179) which deals with *l'eredità di Tolomeo X* is, in my view, the weakest in the book. The author argues that the treasure of the Ptolemies was brought to Rome late in 88 or early 87 B.C. in time to be utilised by Sulla in the Mithridatic War. This ignores the fact that our sources (e.g., App. *Mith.* 27) specifically attest that Sulla had small funds when he set out. It also fails to take account of the difficulties posed by winter sailing and Pontic mastery of the seas. Lucullus' adventures a little later show the latter menace to be serious indeed as well as suggesting that Ptolemy wished to steer clear of Roman internal disputes – see my *Lucullus: A Life* (1992), p. 23-24. In the light of these considerations I prefer to maintain my belief that what Lucullus coined in 87 B.C. in Greece was taken from the temples and that the *cornucopia* found on certain coins (cf. Pedroni, p. 173) refers to the abundance of good things associated with the *felicitas* of Sulla, see *Lucullus*, p. 19 and *Sulla: The Last Republican* (2005), p. 34. Before the conclusion which draws together the various themes of the book there is a chapter on the adoption of the semi-uncial standard in Apulia, Lucania and Bruttium (p. 180-191). — Books on the Social War are rare; good ones are rarer still. This is one of those rare ones. Some in the English-speaking world have lost their way. Still claiming to be historians they present dubious novelties as insights and studies of the Social War have not always been free from these trends. It is refreshing therefore to turn to the continental tradition with its respect for real scholarship. Pedroni has given us a book which is both informative and provocative.

A. KEAVENEY.